



André Durand présente

‘ *Bonheur d’occasion* ’
(1945)

roman de Gabrielle ROY

(340 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l’examen de :

la genèse (page 2)

l’intérêt de l’action (page 8)

l’intérêt littéraire (page 12)

l’intérêt documentaire (page 15)

l’intérêt psychologique (page 9)

l’intérêt philosophique (page 11)

la destinée de l’œuvre (page 12)

Bonne lecture !

Chapitre I

À Montréal, dans le quartier ouvrier francophone de Saint-Henri, vers midi, une journée de la fin de février 1940, au restaurant du "Quinze-Cents", un grand magasin, la serveuse Florentine Lacasse, qui a dix-neuf ans, revoit Jean Lévesque, jeune ouvrier mécanicien ambitieux, qui y est déjà venu manger à quelques reprises au cours des derniers jours et lui a laissé entendre qu'il la trouvait jolie. Il lui propose un rendez-vous pour le soir même, mais elle laisse son invitation sans réponse.

Chapitre II

Le même jour, le soir, entre six et huit heures, rentrant de son travail, Jean pense à Florentine. Il se rend au lieu du rendez-vous, afin de voir si elle s'y présentera, mais reste caché dans l'entrée d'un magasin. Florentine arrive, semble chercher quelqu'un. Puis des amies à elle se présentent, et elle repart avec elles.

Chapitre III

Le même soir, vers huit heures, aux "Deux Records", un casse-croûte de Saint-Henri, le patron et les clients discutent de la guerre et de la possibilité de la conscription. Jean, assis en retrait, écoute leur conversation, puis reconnaît le père de Florentine dans un des clients. Il se joint alors à leur discussion.

Chapitre IV

Le même soir, un peu plus tard, un jeune homme, Emmanuel Létourneau, vêtu en soldat, fait son entrée dans un petit restaurant du quartier, celui de la mère Philibert. Ses amis, Pitou, Boisvert et Alphonse, l'accueillent avec une certaine gêne, à cause de l'uniforme. La discussion s'engage. Les amis d'Emmanuel se refusent à participer à la guerre, ont de la difficulté à accepter qu'une société qui ne leur a rien donné (ils sont tous chômeurs) ose aujourd'hui leur demander de se porter à sa défense, qui plus est à la défense de l'Angleterre. Mais Emmanuel pense que cette guerre, justement, va changer les choses, qu'elle va mettre fin au pouvoir de l'argent. Puis il sort du restaurant et rencontre, dans la rue, son ami, Jean Lévesque. Ils vont dans une taverne et discutent. Contrairement à Emmanuel, Jean pense qu'il vaut mieux rester au pays et faire partie de ceux qui tireront profit de la guerre. Il propose à Emmanuel de lui présenter une jeune fille dont il vient de faire la connaissance : il s'agit de Florentine.

Chapitre V

Le même soir, dans l'appartement des Lacasse, rue Baudouin, la famille de Florentine, Eugène, son frère, rentre à la maison. Il annonce à sa mère, atterrée, qu'il vient de s'enrôler. Il en avait assez du chômage. Il promet de lui donner vingt dollars par mois pour aider les siens.

Chapitre VI

Le lendemain, vers six heures, Jean a attendu Florentine à sa sortie du "Quinze-Cents". Il veut s'excuser d'avoir manqué le rendez-vous de la veille, mais elle lui répond qu'elle n'avait pas pris son invitation au sérieux. Puis il l'entraîne dans un restaurant du centre-ville. Après le repas, il la reconduit chez elle et, la prenant dans ses bras, l'embrasse sur les yeux. Florentine en est toute transportée. Rentrée chez elle, elle n'entend pas ce que sa mère lui dit, jusqu'au moment où elle comprend que celle-ci est de nouveau enceinte, qu'à plus de quarante ans elle attend son douzième enfant ! Cette nouvelle ramène Florentine sur terre pendant un moment. Puis elle se met au lit et s'endort en repensant au baiser de Jean sur ses yeux.

Chapitre VII

Un matin du début de mars, quelques jours plus tard, dans l'appartement des Lacasse, Azarius, le père, annonce qu'il a quitté son emploi de chauffeur de taxi. Rose-Anna profite de ce qu'il est à la maison pour partir à la recherche d'un logement car, chaque printemps, ils déménagent vers un qui est moins cher.

Chapitre VIII

Le même jour, vers midi, Jean et Emmanuel sont venus manger au restaurant du "Quinze-Cents". Jean pousse Emmanuel à inviter Florentine à sortir avec lui. Il brûle de dire devant elle combien il est facile de l'inviter à sortir, mais il se retient de le faire. Emmanuel finit par inviter Florentine à venir chez lui à une petite fête que ses parents organisent à l'occasion de son départ. Croyant que Jean y sera, Florentine accepte.

Chapitre IX

Après le départ d'Emmanuel et de Jean, Florentine voit arriver sa mère. Elle la convainc de manger au restaurant. Voulant lui faire plaisir, elle lui donne deux dollars.

Chapitre X

Le lendemain soir, un samedi, Florentine, qui avait espéré jusqu'au dernier moment que Jean l'accompagnerait chez Emmanuel, s'y est finalement rendue seule. Les parents d'Emmanuel appartiennent à la petite bourgeoisie, et le père ne semble pas trouver Florentine digne de son fils. Elle est mal à l'aise dans ce milieu. Mais Emmanuel se montre empressé auprès d'elle. Ils dansent ensemble et y prennent plaisir. Il se montre de plus en plus ardent, alors que Florentine continue de penser à Jean, qui décidément ne viendra pas.

Chapitre XI

Tôt le dimanche matin, Emmanuel et Florentine décident d'assister à la messe avant d'aller se coucher. Après la messe, Emmanuel reconduit Florentine. Au moment de la quitter, il lui demande si elle accepterait de devenir son «*amie de fille*». Florentine lui répond qu'elle a le temps d'y penser.

Chapitre XII

Un soir, environ une semaine plus tard, au restaurant "Les Deux Records", en plus du patron, Sam Latour, et de sa femme, il n'y a que deux clients : Azarius et un maçon. Azarius parle avec celui-ci de l'heureuse époque où il exerçait son métier de menuisier. Depuis, il a tâté de cinquante-six métiers, vivant de l'assistance publique entre deux emplois. Les Latour apprennent à Azarius qu'un certain Lachance cherche un chauffeur de camion. Puis Azarius rentre chez lui où le petit Daniel est malade. Comme il apprend à Rose-Anna que Lachance cherche un chauffeur de camion, elle l'incite à aller le voir sans tarder. Devant son hésitation, elle décide d'y aller elle-même le soir même. Resté seul, Azarius pense à sa vie de misère : il en a assez, il voudrait partir, fuir le plus loin possible, n'importe où.

Chapitre XIII

Un samedi soir, deux semaines plus tard, Azarius a recommencé à travailler. Les enfants sont couchés, et Rose-Anna est seule avec Florentine. Celle-ci n'a plus revu Jean depuis qu'il est venu au restaurant avec Emmanuel, il y a trois semaines. Vers huit heures, Azarius rentre. Il annonce que son

patron lui a laissé le camion, et qu'ils vont pouvoir aller à la campagne, aux «*sucres*», et rendre visite à la famille de Rose-Anna, qui est transportée de joie. Les enfants se réveillent, et tous se réjouissent à l'idée de ce petit voyage. Mais Florentine annonce qu'elle n'ira pas avec eux, et elle sort.

Chapitre XIV

Le même jour, un peu plus tard, Florentine attend Jean à la sortie de son travail. Elle lui demande pourquoi il n'est pas revenu la voir, et il lui répond qu'il n'est pas son «*ami de garçon*», qu'elle devrait plutôt s'intéresser à Emmanuel. Il finit par l'emmener au restaurant. À la sortie du restaurant, Florentine invite Jean à venir chez elle le lendemain, elle sera seule à la maison. Puis elle lui déclare qu'elle l'aime. Jean finit par dire qu'il ira peut-être la voir le lendemain, s'il ne travaille pas toute la journée.

Chapitre XV

Le lendemain, un dimanche, le voyage de la famille à Saint-Denis, un village de la vallée du Richelieu, n'apporte que déceptions à Rose-Anna. Son frère, sa belle-sœur et sa mère la blessent tour à tour par des remarques désagréables. Elle avait rêvé de se promener dans l'érablière, mais elle reste à l'intérieur de la maison, sa mère trouvant qu'aller marcher dans la neige n'est pas une chose à faire pour une femme dans son état.

Chapitre XVI

Le même jour, Jean s'est rendu chez les Lacasse. Florentine se comporte avec une certaine prudence, évitant de se trouver trop près de lui. Il pense à son enfance : orphelin, il avait été privé d'amour et s'était replié sur lui-même ; puis, un jour, il avait fui la maison de ses parents adoptifs, et décidé de faire seul sa vie. Après quelque temps, il décide de sortir, et propose à Florentine de l'accompagner, tout en la saisissant par les poignets et en passant ses bras autour d'elle. Il finit par la pousser sur un canapé.

Chapitre XVII

Plus tard, après être sorti de chez les Lacasse, Jean marche dans les rues. Il pense à ce qui vient d'arriver entre Florentine et lui : il a peur d'avoir perdu sa liberté. Il veut maintenant oublier Florentine. Décidé à quitter Saint-Henri, il rentre chez lui, fouille dans ses papiers, trouve un formulaire de demande d'emploi portant l'en-tête d'une usine de munitions, et le remplit.

Chapitre XVIII

Quelques semaines plus tard, vers le 10 avril, Rose-Anna se dirige vers l'hôpital pour enfants, qui est situé sur «*la montagne*», où elle s'en va voir le petit Daniel, et elle pense à tous les malheurs qui leur sont arrivés depuis quelques semaines. Au retour du voyage à Saint-Denis, Azarius a eu un accident et a été congédié : il avait emprunté le camion sans permission. Rose-Anna a aussi appris qu'un jeune homme était venu rendre visite à Florentine pendant leur absence. La maladie du petit Daniel s'est aggravée et il a fallu le faire hospitaliser car il souffre de leucémie ; mais elle ne sait pas qu'il va mourir. À l'hôpital, elle le voit entouré de jouets dont «*une petite flûte en métal, comme il en avait toujours voulu une*» et que lui a donnée son infirmière, Jenny, qui ne parle qu'anglais mais qu'il aime beaucoup. Rose-Anna lui trouve l'air apaisé ; mais, au moment de le quitter, elle a un cruel pressentiment.

Chapitre XIX

Le même jour, un peu plus tard, sur le chemin de retour, Rose-Anna apprend que les Allemands viennent d'envahir la Norvège. Et elle pense alors à Eugène avec inquiétude. Rentrée chez elle, elle le trouve justement là qui l'attend. Il lui a fait parvenir, pour la première fois au début du mois, les vingt dollars promis, mais il vient aujourd'hui lui emprunter de l'argent.

Chapitre XX

Le même jour, un peu plus tard, sitôt sorti, Eugène se rend téléphoner à une certaine Yvette, avec laquelle il prend rendez-vous pour le soir même. En attendant, il va passer le temps aux "Deux Records" ; on y discute de la guerre et de la conscription. Puis il se rend à son rendez-vous, place d'Armes.

Chapitre XXI

Un soir, vers six heures, au début de mai, Florentine, rentrant de son travail, a décidé de passer chez Jean. Elle veut lui dire qu'elle croit être enceinte de lui. Depuis ce dimanche où il est venu chez elle, elle ne l'a plus revu. Désespérée à l'idée qu'elle puisse être enceinte, elle éprouve une intense solitude. Cherchant dans ses souvenirs des preuves de tendresse de la part de Jean envers elle, elle n'en trouve pas. Elle n'a personne vers qui se tourner. Arrivée chez Jean, elle apprend qu'il est parti sans laisser d'adresse. Un peu plus tard, elle entre dans un petit restaurant. Elle repense à sa mère et se dit que c'est peut-être d'elle qu'un secours peut venir.

Chapitre XXII

Plus tard, le même soir, rentrée chez elle, Florentine constate que la maison est pleine d'objets inconnus : ce sont les affaires des nouveaux locataires. Mais les siens, n'ayant toujours pas trouvé de logement, sont toujours là. Sa mère l'accueille avec l'évocation de tous leurs malheurs, alors que Florentine voulait se confier à elle. Pendant un instant, Rose-Anna croit deviner ce qui est arrivé à sa fille, qui baisse alors les yeux. Lorsqu'elle porte de nouveau son regard vers sa mère, un regard implorant, celle-ci a détourné la tête. Florentine quitte la maison sans lui avoir parlé.

Chapitre XXIII

Encore plus tard, la même nuit, sortie sans savoir où elle irait, Florentine pense à Marguerite, une compagne de travail, et décide de se rendre chez elle. Celle-ci voit bien dans quel état d'affolement se trouve Florentine. Elle finit même par deviner la vérité, et veut l'aider ; mais elle nie tout. Elle dit être seulement fatiguée, et demande à Marguerite de la laisser seule, afin de pouvoir dormir. Mais elle reste éveillée toute la nuit, plongée dans l'angoisse. Au matin, sa décision est prise : elle n'avouera son secret à personne et attendra, espérant que quelque miracle finisse par se produire.

Chapitre XXIV

La même nuit, Azarius a trouvé un nouveau logement, et Rose-Anna veut déménager le soir même. Au moment de partir, elle laisse un mot à Florentine. Lorsque les Lacasse parviennent à leur nouvelle maison, ils ne peuvent pas la voir, car ils ont oublié les ampoules. Un peu après minuit, la maison se met à trembler : c'est un train qui passe à proximité. Rose-Anna se dit cependant que cette maison doit bien avoir aussi des avantages, qu'ils seront à même de constater au matin. Azarius a de la difficulté à s'endormir : l'échec de son existence lui pèse de plus en plus. Bien avant l'aube, Rose-Anna se lève et se met à laver les planchers.

Chapitre XXV

Environ deux semaines plus tard, un samedi soir, vers neuf heures, Emmanuel descend du train à la gare de Saint-Henri. Il a très envie de revoir Florentine, mais va d'abord saluer sa famille. Puis il se rend rue Baudouin, pour découvrir que les Lacasse ont déménagé. Leur adresse en main, il se rend à leur nouvelle demeure où Florentine n'est pas rentrée. Rose-Anna lui suggère de passer chez son amie, Marguerite. Il s'y rend, mais Florentine n'est pas là non plus.

Chapitre XXVI

Le même soir, plus tard, Emmanuel se rend aux "Deux Records". Azarius est là. Le sort de la France, qui est envahie par les Allemands, l'attriste profondément ; il envie Emmanuel d'être soldat. Celui-ci quitte le restaurant pour errer dans les rues. Il se demande ce qui l'a poussé à s'enrôler. Vers onze heures, il se rend à la sortie d'un cinéma, pensant que, peut-être, Florentine y serait allée, mais ne l'y trouve pas. Il pense qu'il la verra donc le lendemain, mais il ne veut pas rentrer chez ses parents tout de suite et décide d'aller chez la mère Philibert.

Chapitre XXVII

Alphonse, devenu plus amer, se trouve seul chez la mère Philibert. Il apprend à Emmanuel que Boisvert a trouvé un emploi et qu'il va se marier, échappant ainsi à la conscription. Mais il ne sait pas ce qu'est devenu Pitou. Quant à lui, il est toujours chômeur. Puis il entraîne Emmanuel au dehors. Il lui confie qu'il est sorti quelques fois avec Marguerite. Elle lui a déjà prêté de l'argent et même payé des vêtements. Ce soir, il l'avait invitée au cinéma, mais il n'est pas allé à son rendez-vous, n'ayant pas l'argent nécessaire. Puis il se met à lui parler du dépotoir de la Pointe-Saint-Charles. Des gens s'étaient mis à y vivre, ils s'y trouvaient bien. Des fonctionnaires de l'hygiène publique sont venus et les ont chassés, mais eux se sont empressés d'y retourner. Emmanuel comprend que, parmi ces gens, il y avait le père d'Alphonse. Celui-ci poursuit en disant qu'un jour il a voulu s'enrôler lui aussi, mais qu'on n'a pas voulu de lui, à cause de son manque d'instruction et de sa mauvaise santé.

Chapitre XXVIII

Plus tard le même soir, Alphonse l'ayant quitté, Emmanuel décide de monter vers Westmount. En marchant, il médite. La rencontre d'Azarius et d'Alphonse a ralenti son élan vers l'idéal. Il se demande pourquoi, au fond, il a décidé de s'enrôler? Il ne le sait plus. Rue Sainte-Catherine, il rencontre Pitou, vêtu en soldat et qui est heureux de sa nouvelle vie. Mais Emmanuel trouve triste de le voir reprendre vie grâce à la guerre. Il poursuit son ascension dans Westmount et sa méditation. Il a l'impression que l'injustice sociale se poursuit jusque dans la guerre : ce sont les pauvres qui iront donner leurs vies sur les champs de bataille, et non les riches. Il éprouve alors un intense sentiment de solitude. Puis il repense à Florentine.

Chapitre XXIX

Le lendemain matin, le dimanche de Pâques, Emmanuel rencontre Florentine à l'église. Ils marchent ensuite ensemble en direction de Lachine. Florentine avait résolu de se laisser aimer par Emmanuel, mais a de la difficulté à y parvenir. Il sent qu'il y a une distance entre eux, et, par moments, il regrette d'avoir voulu la retrouver. Puis, à un certain moment, elle met sa joue contre la sienne et pose un doigt sur ses lèvres : ce geste balaie les craintes d'Emmanuel. Ils s'assoient au bord du canal, et la nuit vient, qui les rapproche. Emmanuel finit par la demander en mariage ; ils pourront se marier dans quelques jours. Mais les choses sont allées bien vite, et Emmanuel craint la séparation qui va suivre leur mariage. Quant à Florentine, elle pense qu'elle est sauvée, mais que plus jamais elle ne connaîtra les joies de l'amour.

Chapitre XXX

Quelques jours plus tard, le 23 mai, a lieu le mariage de Florentine. Rose-Anna était inquiète à cause du comportement de sa fille depuis ce dimanche où elle avait reçu Jean Lévesque, seule à la maison. Mais, depuis quelques jours, elle a retrouvé des couleurs et paraît heureuse avec Emmanuel. Rose-Anna en a été réjouie. Mais, ce matin, elle a trouvé une lettre adressée à Jean Lévesque, et son inquiétude lui est revenue. Elle sent que ce mariage n'apporte pas à sa fille le bonheur qu'il devrait lui apporter. Sa fille partie, elle se sent tout à coup submergée par le chagrin. Sa fille, Yvonne, survient à ce moment-là. Elle sent bien l'accablement de sa mère qui est trop fatiguée pour aller, ce jour-là, voir Daniel à l'hôpital. Rose-Anna propose à Yvonne d'y aller toute seule, et celle-ci en est tout heureuse. À l'hôpital, elle découvre que Daniel a beaucoup pleuré parce que Jenny, son infirmière préférée, a été envoyée dans une autre salle et que sa mère n'est pas venue le voir depuis longtemps. Yvonne a compris que son frère allait mourir. Elle lui demande de prier avec elle. Puis, au bord des larmes, elle finit par s'enfuir en courant. Il meurt donc seul.

Chapitre XXXI

Quelques jours plus tard, chez les Lacasse, aussitôt après le repas de midi, Rose-Anna envoie ses enfants à l'école, et reste seule. Le moment de son accouchement est arrivé. Elle frappe à la cloison pour que la voisine aille chercher la sage-femme, et elle s'allonge sur son lit. Ce matin leur est arrivée la nouvelle de la mort de Daniel, et Azarius est allé à l'hôpital. Les douleurs plongent Rose-Anna dans un état de semi-inconscience. Puis elle aperçoit deux femmes à son chevet. Certains moments de sa vie, plus ou moins déformés, défilent, tel un cauchemar. Enfin, elle entend un faible cri : c'est un garçon, lui dit-on. Et ses préoccupations de tous les jours reprennent possession de son esprit : les enfants sont rentrés et réclament à manger ; Azarius n'est toujours pas revenu.

Chapitre XXXII

Plus tard, le même jour, alors que la nuit est tombée, Rose-Anna s'éveille et appelle Azarius. Il entre dans la chambre, et elle veut qu'il allume pour lui montrer son fils. Il lui dit qu'il veut d'abord lui parler, qu'il a une surprise à lui faire. Il indique que cela fait longtemps qu'il souffre de la voir peiner, mais qu'elle va désormais avoir beaucoup d'argent et qu'elle sera enfin débarrassée de lui. Puis il allume, et Rose-Anna, jetant un cri, le voit revêtu d'un uniforme militaire.

Chapitre XXXIII

Environ une semaine plus tard, dans la gare Bonaventure, Emmanuel et Florentine découvrent un groupe de Saint-Henri : Sam Latour, Azarius et Pitou. Puis l'angoisse qu'Emmanuel avait éprouvée sur la montagne reprend possession de lui : pourquoi part-il? pourquoi partent-ils tous? S'ouvrent les barrières au-delà desquelles on peut accéder au train. Il embrasse ses parents et sa soeur. Il prend Florentine dans ses bras et lui voit venir des larmes. Il en est bouleversé, car son comportement au cours des derniers jours s'était révélé plutôt changeant, passant de la froideur à la tendresse. Soudain, la réponse à la question qui l'obsède depuis cette nuit sur la montagne, il croit la lire sur les lèvres d'une vieille femme au milieu de la foule : ce qui les pousse tous, c'est l'espoir qu'un jour il n'y aura plus de guerre. Restée seule, Florentine éprouve une certaine tristesse. Puis elle aperçoit Jean dans la foule. Pendant un instant, elle veut aller à lui, et lui montrer son alliance pour qu'il sache qu'elle peut se passer de lui. Mais elle décide plutôt de lui tourner le dos. Elle sent qu'une nouvelle vie commence pour elle car elle ira s'établir à Ville La Salle. Elle compte les pensions que sa mère et elle vont recevoir, et évalue qu'elles vont pouvoir vivre assez bien avec cet argent. Quant à Emmanuel, son train traverse Saint-Henri, pendant que, *«très bas dans le ciel, des nuées sombres annonçaient l'orage»*, c'est-à-dire la guerre.

Analyse

Genèse

Cette genèse, Gabrielle Roy l'indiqua elle-même avec précision dans un texte que, à la parution du livre aux États-Unis, en 1947, la "Literary guild of America", qui l'avait choisi comme livre du mois, adressa à ses abonnés, qui était intitulé "How I found the people of St. Henri", et qui fut, en 1966, traduit en français sous le titre "Ma rencontre avec les gens de Saint-Henri" :

«Le faubourg canadien-français de Saint-Henri est un quartier singulier. Il ne constitue pas la plus vieille partie de Montréal bien qu'il ait eu, et ce pendant longtemps, sa propre mairie et ses limites précises à l'intérieur de la ville. Il conserve, du reste, aujourd'hui encore, bien des traits de sa vie de village. Saint-Henri est pourtant devenu l'un des centres les plus industrialisés de la province de Québec. Lorsqu'on s'y promène, il est difficile de savoir si l'on est d'abord frappé par la forêt de ses cheminées d'usines, le souffle bruyant de ses machines haletantes, ses églises en pierre de taille, ses couvents ou ses institutions paroissiales dont les imposantes constructions semblent vouloir régir les maisons entassées alentour. Nulle part ailleurs, ai-je souvent pensé, ne s'exprime avec plus de brutalité et de violence l'union du matérialisme moderne et de l'aspiration vers l'éternité. Car ce quartier, d'où les prières semblent inlassablement s'élever de la fumée et de la misère, est aussi un étonnant carrefour humain. Presque tous les trains de Montréal s'engouffrent dans Saint-Henri situé en contrebas des opulents quartiers du Mont-Royal. Les locomotives y rugissent en permanence, les barrières de chemin de fer s'abattent sur les rues et interrompent la circulation, les signaux d'alarme déchirent l'air de leurs cris aigus alors qu'aux environs du canal, durant les mois de navigation, pétroliers, plates péniches et bateaux à grains glissent, d'écluse en écluse, vers les Grands Lacs ou l'estuaire du Saint-Laurent. De singulières odeurs pénètrent le quartier : senteurs d'érable en provenance des fabriques de cigarettes, riches arômes d'épices, de bananes et de bois fraîchement coupé émanant des entrepôts le long du canal.

Je me souviens de l'orageuse soirée printanière au cours de laquelle, descendant à pied de Westmount, je me suis retrouvée pour la première fois sur la place Saint-Henri. Les timbres des tramways tintaient, un train filait à toute allure devant l'église ; voitures, camions et piétons s'amassaient derrière les barrières de sûreté de chaque côté du square ; le vent charriait à travers les rues étroites la plainte mélancolique d'une péniche. La fumée des locomotives flottait au-dessus des petites maisons de bois. Puis, soudain, au milieu de ce brouhaha, les cloches d'innombrables dômes et clochers se sont mises à sonner à toute volée.

Il m'est difficile de concevoir que les personnages de "Bonheur d'occasion" n'ont pas toujours existé. Du plus loin que je me souviens pourtant, il me semble que c'est à cet endroit et au cours de cette orageuse et tumultueuse soirée qu'ils sont venus au monde. Une multitude d'ouvriers harassés, de jeunes ouvrières des fabriques de cigarettes et de serveuses de Quinze-Cents déferlaient hors des bâtiments. Si certains habitants de Saint-Henri avaient alors un travail fixe, nombreux étaient ceux qui passaient d'un petit emploi à un autre ; et plus nombreux encore ceux qui vivaient de l'assistance publique. C'était durant la première année de la guerre, en 1940. Fréquemment, dans ce quartier comme ailleurs à Montréal, on pouvait entendre le roulement des tambours. Des soldats défilaient et, parfois, on voyait des chômeurs les observer puis brusquement aller grossir leurs rangs. C'était l'époque où, pour beaucoup, la guerre signifiait un bulletin de paie et même, pour quelques jeunes hommes, le premier travail de leur vie.

C'était une nuit de solitude en dépit du roulement des tambours et du tintement des cloches et je pense que c'est de cette solitude même qu'a émergé pour moi le personnage de Florentine, moitié printemps, moitié misère, jeune fille désespérément en mal d'amour. D'autres personnages me sont venus immédiatement à l'esprit à ses côtés. Peut-être ai-je même imaginé alors Azarius, l'ancien menuisier dépossédé de son métier et par là même de sa dignité et de son désir de vivre. Peut-être aussi l'âme de Rose-Anna s'agitait-elle en moi car, durant mes errances à travers les rues mal éclairées, j'avais remarqué que chaque maison mal peinte portait le signe incontestable de la venue du printemps : la vieille pancarte "à louer". Presque une maison sur deux était alors à louer. Le jour des déménagements était proche, l'annuelle transhumance des pauvres, l'unique voyage de ceux qui

vivent au carrefour des voies maritimes et des chemins de fer. Rose-Anna m'était apparue comme une petite femme ronde d'une quarantaine d'années qui, à l'instar des autres, devait péniblement parcourir les rues étroites à la recherche du nouveau logement où elle mettrait au monde son onzième enfant. Et puis, soudain, je me suis sentie clouée au sol, car tout m'apparaissait très clairement : après des années de dépression, ces gens allaient vivre un peu mieux parce qu'il y avait la guerre. Ce ne fut qu'un éclat de lumière, semblable à un éclair qui illumine, dans la nuit noire, les moindres sous-bois d'une forêt profonde, les laissant gravés à tout jamais dans la mémoire.

Trois années durant, dès que je pouvais échapper deux ou trois mois de suite à mon métier de journaliste à la pige, je tentais d'exprimer ce que j'avais vu en cet instant. Des lecteurs qui connaissent très bien Saint-Henri m'ont d'ailleurs écrit que j'avais dû vivre dans le quartier. Il n'en est rien, mais je m'y suis souvent promenée, m'installant fréquemment et des heures durant dans un petit restaurant, près d'un vendeur ambulant de hot-dogs ou dans un débit équipé d'un juke-box, invention que les Canadiens français de Saint-Henri appellent plaisamment un hibou. À la saison des déménagements, j'ai feint de chercher un logement. Je suis ainsi entrée dans de sombres logis où la lumière vacillante des bougies éclairait des images saintes. J'ai aussi visité les demeures des nantis nichées au coeur des oasis de calme et de propreté qu'on peut trouver dans ce quartier de suie et de trains hurlants. Parfois des gens me proposaient de m'asseoir et de me reposer car ils me pensaient fatiguée comme eux. Alors, à la veille du déménagement, ils se confiaient à moi dans la simplicité de leurs coeurs accablés, un peu à la manière des gitans qui, le long des routes, doivent raconter avec quelque émerveillement leurs incessants voyages. Parfois, à propos de la guerre et avec un accent que je n'oublierai jamais, ils me disaient : "Eh bien ! Maintenant qu'elle est là, il y aura plus de travail et peut-être plus d'argent. Ce sera un peu plus facile". Un jour, dans une petite maison sombre, alors que nous parlions très fort, hurlant presque pour couvrir le rugissement d'un train qui passait, j'ai remarqué un enfant malade étendu sur deux chaises rapprochées en guise de lit. À cet instant, un nouveau personnage s'est imposé à moi : Daniel, le petit garçon de six ans accablé sous le poids d'une tristesse étrange et trop lourde pour lui. Une autre fois, dans un Quinze-Cents, j'ai aperçu une jeune serveuse, un petit bout de femme au visage délicat et ardent. Je suppose qu'elle a dû se demander pourquoi je la fixais ainsi. Je ne pouvais m'en empêcher ; c'était très curieux, je n'avais jamais vu cette fille auparavant, et pourtant, avec son visage pâle et tiré, ses lèvres fardées et le balancement de ses hanches, elle était telle que j'avais imaginé et décrit Florentine. Ainsi, certains de mes personnages sont nés d'une rencontre de hasard, d'un visage entrevu dans la rue ou même d'un furtif échange de regards dans un tramway bondé. D'autres ont été créés de toutes pièces et puis, un jour, je rencontrais leur double incarné dans une personne inconnue, anonyme. J'ai ainsi croisé à maintes reprises le regard avide de Florentine.

Puis est venu le moment de rentrer en moi-même. J'avais appris qu'à trop chercher dans la réalité la base de la fiction, on risque d'étouffer son imagination par un trop-plein d'atmosphères, de personnages. La phase suivante consiste à faire le tri. Aussi me suis-je éloignée autant que possible du pittoresque petit quartier Saint-Henri. J'avais un plan grossier de l'histoire sur laquelle je voulais travailler, j'en ai écrit une partie à Rawdon, village enneigé des Laurentides, et une autre en Gaspésie dans un village de pêcheurs.

Il m'a fallu du temps pour parvenir à exprimer ce que j'avais pressenti durant ces brefs instants d'illumination : les pas rapides de Florentine à travers la tempête alors qu'elle s'élançait vers l'amour, l'amère détermination de Jean à se sortir de la misère, les sentiments profonds d'Emmanuel pour Florentine.»

Gabrielle Roy indiqua encore dans "Ma petite rue qui m'a menée au bout du monde" : «Un jour, sur les bords du vieux canal de Lachine, je découvris Saint-Henri et, dans ce quartier de déracinés, des gens tout pareils par bien des côtés à ceux de ma petite rue Deschambault, quoique plongés, eux, dans l'enfer de la concentration urbaine.» - «La vue de l'injustice sociale : les plus pauvres en bas vivant en face des plus riches en haut ; des milliers d'ouvriers en chômage réduits par la dépression économique à voir en la Deuxième Guerre mondiale comme une chance de salut ; tant de souffrance, de gaspillage de force et d'énergie, me contraignirent à prendre parti, me mettant du côté de ceux que la veille j'avais cru ne pas connaître et qui étaient tout à coup les miens par le fait d'une mystérieuse

solidarité mise au jour. Je fus contrainte, moi qui n'avais jusque-là écrit que des reportages, des contes, des nouvelles, des récits assez courts, à me lancer tête baissée dans un roman de quelque quatre cents pages.»

Elle confia encore à Judith Jasmin, à l'émission "Premier plan" diffusée à la télévision de Radio-Canada, le 30 janvier 1961 : *«J'ai découvert, la misère de ce peuple de Saint-Henri, la misère qui était l'oeuvre du chômage, [...] qui avait amené la pauvreté, qui avait enfin causé de tels ravages dans notre peuple. [...] Et la guerre qui grondait au loin apparaissait comme un peu une issue, un salut [...] Mais elle leur apportait un salaire ridicule. Et l'indignation fut le moteur de "Bonheur d'occasion". Je ressentais une grande compassion pour eux. Un sentiment d'appartenance aussi : ces gens-là étaient de mon peuple. Je ne cherchais pas à faire un roman "social" ; dès qu'il a pris forme en moi, des personnages se sont mis à vivre. Ils n'ont pas eu de modèles précis, ce sont des créations. des amalgames. Mais, au moment où j'ai commencé à écrire, j'ai voulu me documenter. J'ai voulu un cadre défini. Alors j'ai pris l'habitude d'aller à Saint-Henri, l'avant-midi, l'après-midi, le soir, l'été et l'hiver.»*

À l'origine, semble-t-il, l'oeuvre ne devait être qu'une nouvelle, mais elle finit par prendre les proportions d'un vaste roman. On sait qu'il a existé au moins deux versions complètes du manuscrit. La première, terminée au printemps 1943, comptait quelque huit cents feuillets. La version définitive, terminée en mai ou juin 1944, en comptait quatre-cent-quatre-vingt-dix-neuf. Entre temps, Gabrielle Roy retravailla l'ensemble de son manuscrit, chapitre par chapitre, certains ayant été même réécrits en entier jusqu'à six ou sept fois, et certains passages, très réussis selon son ami Henri Girard, ayant tout simplement été supprimés, parce que leur ton ne convenait pas à celui de l'ensemble de l'oeuvre.

Intérêt de l'action

Ce roman bien charpenté est divisé en trente-trois chapitres dont chacun porte sur un événement précis, et touche à un ou à des personnages, raconte une scène qui se déroule en un temps relativement bref, en général quelques heures, au maximum une dizaine d'heures environ. On passe constamment d'un lieu à l'autre, d'un moment à l'autre et d'un personnage à l'autre. Les intervalles de temps qui séparent ces scènes ne sont pas résumés, ils sont laissés dans l'ombre, ce qui donne au récit un aspect discontinu.

Le point de vue de narration utilisé est celui d'un narrateur omniscient. Cependant, il ne reste pas «au-dessus» des personnages, il «descend» en eux, passant de l'un à l'autre. Dans bon nombre de chapitres, l'action est racontée (à la troisième personne) du point de vue d'un personnage en particulier, dont on connaît les pensées. Il en est ainsi, par exemple, de l'action des chapitres II et III, racontée du point de vue de Jean Lévesque, et de l'action du chapitre IV, racontée du point de vue d'Emmanuel. Il s'agit d'une sorte de fusion du narrateur interne et du narrateur omniscient. Dans d'autres chapitres, le lecteur a accès aux pensées de deux personnages différents à la fois. C'est le cas, par exemple, des chapitres I, V, VI, VII et X. Il est cependant rare qu'on ait accès aux pensées de plus de deux personnages à la fois, comme c'est le cas au chapitre VIII (Florentine, Jean et Emmanuel). En général, d'un chapitre à l'autre, le point de vue change, c'est-à-dire qu'on accompagne des personnages différents. Le narrateur est en apparence neutre, ne se permettant de porter directement des jugements.

L'ordre chronologique (l'action s'étendant sur moins de trois mois de la fin février à la fin mai 1940) est scrupuleusement respecté du début à la fin, mais ne produit pas toujours ni nécessairement une construction linéaire simple et ininterrompue. À quelques reprises, deux actions simultanées sont racontées successivement. C'est le cas des chapitres V, VII, XVI, XXIII et XXIX, dont l'action a lieu en même temps que celle des chapitres qui les précèdent immédiatement.

Il est difficile à première vue de regrouper en parties les trente-trois chapitres du livre. Pourtant, on peut dégager quatre grands moments, présentant chacun une certaine unité dramatique. Au centre du roman, il y a le voyage à la campagne et la séduction de Florentine, et, de part et d'autre de ce sommet, deux versants :

- Première séquence (chapitres I à XII) : présentation des lieux, du contexte socio-historique, des principaux personnages (Florentine, Jean, Emmanuel, Rose-Anna et Azarius) et mise en place du drame de Florentine, ainsi que de celui de la famille Lacasse.
- Deuxième séquence (chapitres XIII à XVII) : voyage à la campagne de la famille Lacasse et séduction de Florentine.
- Troisième séquence (chapitres XVIII-XXIV) : visite de Rose-Anna à l'hôpital, détresse de Florentine, déménagement.
- Quatrième séquence (chapitres XXV à XXXIII) : retour d'Emmanuel, mariage de Florentine et Emmanuel, accouchement de Rose-Anna et départ d'Emmanuel.

Dans la première séquence, le drame se met en place, pour la famille Lacasse comme pour Florentine.

Dans la deuxième séquence, il éclate. Dans le cas de Florentine, ce drame est évident. Quant à la famille Lacasse, c'est Rose-Anna elle-même, alors qu'elle va à l'hôpital voir son fils, Daniel (chapitre XVIII), qui pense que leur voyage à la campagne a été la cause de leurs derniers malheurs. En effet, Azarius a de nouveau perdu son emploi à la suite de l'accident qu'il a eu au retour de ce voyage ; pendant leur absence, Florentine a reçu Jean Lévesque, seule à la maison ; et c'est peu après ce voyage que Daniel, bouc émissaire de cette collectivité que la ville broie sans pitié, a été transporté à l'hôpital. Pour Azarius, la nouvelle perte de son emploi va l'amener à adopter une solution désespérée.

La troisième séquence constitue une phase de dépression à la suite des événements dramatiques des chapitres centraux : maladie de Daniel qui s'aggrave, détresse de Florentine et déménagement dans un nouveau logement situé à proximité de la voie ferrée, une étape de plus dans la déchéance de la famille Lacasse.

Dans la dernière séquence, il y a une sorte de nouvel essor (mariage de Florentine, naissance de l'enfant de Rose-Anna, engagement d'Azarius, départ des soldats), mais la fin nous laisse en suspens. Les personnages, en particulier Florentine et Emmanuel, ne sont plus tels qu'ils étaient au début. Florentine a renoncé à ses rêves d'amour, pour ne plus penser qu'à l'argent. Emmanuel a aussi mûri, mais la prochaine étape pour lui sera celle de la guerre...

On peut distinguer deux intrigues majeures, celle qui traite des aventures sentimentales de Florentine Lacasse avec Jean Lévesque et Emmanuel Létourneau, et celle qui s'organise autour des déboires de la famille Lacasse. Elles se divisent chacune en trois étapes :

- celle centrée sur Florentine s'articule en premier lieu autour des espoirs de l'héroïne, une jeune fille de dix-neuf ans qui croit pouvoir connaître l'amour avec Jean Lévesque, un jeune homme qu'elle trouve différent de ceux qu'elle a rencontrés jusque-là, dont elle pense qu'il va la sortir de la misère de Saint-Henri, qu'il va tout lui apporter, c'est-à-dire amour, richesse et bonheur, (I-XX) ; puis, son aventure avec lui tournant plutôt au cauchemar, elle décrit son désespoir et sa descente aux enfers lorsqu'il l'abandonne (XXI-XXIV) ; enfin survient son salut relatif opéré par Emmanuel (XXV-XXXIII) ;
- dans celle consacrée aux déboires de la famille Lacasse, qui a été durement éprouvée par la crise économique, le chômage et les malheurs qui n'en finissent plus de se succéder : l'aînée qui donne de sérieuses inquiétudes à sa mère ; l'aîné des garçons qui vient de s'enrôler dans l'armée bien qu'aucune loi ne l'y oblige, alors que le pays est en guerre ; la grave maladie d'un des plus jeunes et un père rêveur, incapable d'assumer ses responsabilités, la mère, Rose-Anna prenant en charge les siens (I-XIV), mais éprouvant le désarroi face à l'éclatement fatal de la famille, à l'impossible retour aux sources (XV-XXX), à la calamité d'une nouvelle maternité, alors qu'Azarius libère lui-même et les siens par son enrôlement (XXXI-XXXIII).

Le chapitre XV pour Rose-Anna et le chapitre XVI pour Florentine constituent des tournants dans la destinée de chacune, la fin des grands rêves.

Les premières pages annoncent tout le roman, pour l'essentiel : le personnage de Florentine nous est présenté dans ses grands traits ; les rapports entre elle et Jean, le jeu cruel qui va se jouer entre eux et l'issue de leur relation sont déjà annoncés ; le contexte socio- historique du récit est évoqué au cours de la scène du défilé militaire ; les grands thèmes du roman : l'injustice sociale, la quête du bonheur, la solitude, la guerre, et même la condition féminine (évoquée dans la description du travail de la serveuse de restaurant) sont déjà présents.

Cette histoire, dont le tissu narratif est celui du roman balzacien et où Gabrielle Roy manifesta son art des effets antithétiques (lieux, personnages, gestes, situations, qui s'opposent), aurait pu être mélodramatique : on trouve pauvreté, grossesses répétées, accouchement du douzième enfant qui est un des moments les plus intenses du roman, maladie et mort d'un enfant, menace de la guerre, amours malheureuses de la jeune fille «séduite et abandonnée» ; la guerre plane comme un destin sur tous les individus ou groupes ; le bonheur est absent : le connaît-on que c'est de façon furtive et on est floué à coup sûr, que ce n'est qu'un «*bonheur d'occasion*» obtenu par un semblant de «happy ending» ; il n'y a pas tellement place pour l'espoir dans cette misère quotidienne ; la roue du temps, de la fatalité, entraîne la maisonnée de Rose-Anna dans un «*mouvement inlassable*». Mais la romancière fit preuve de ce grand art qui consiste à ne pas appuyer : on n'a pas besoin de surenchère quand on dépeint une désolation aussi évidente. Et il y a des touches comiques : le couple des patrons du café "Les Deux Records" – les propos de leur client qui fut maçon – la plaisante déformation de la ligne Maginot en «*ligne Imaginot*».

«*Bonheur d'occasion*» est donc une puissante fresque sociale.

Intérêt littéraire

Il faut, dans «*Bonheur d'occasion*», comme dans tout roman où est appliquée une volonté de réalisme, distinguer la narration et les dialogues.

Dans les dialogues, Gabrielle Roy voulut rendre la langue parlée par les gens de Saint-Henri, mais aussi de Montréal sinon du Québec tout entier. On trouve, dans cette langue populaire :

- des mots et expressions relevant d'un français ancien ou de créations vernaculaires souvent familières :

- «*achaler*» («importuner», «harceler»),
- «*à soir*» («ce soir»),
- «*bastringue*», («attirail», «objets de peu de valeur»),
- «*beau dommage*» («certainement»),
- «*bébélles*» («babiotes», «objets de peu de valeur»),
- «*catin*» («mannequin», «poupée»),
- «*c'est bien de valeur*» («c'est bien malheureux», comme si on ne voulait pas dire «c'est de malheur» pour ne pas l'attirer et glisser à une paronomase contraire?)
- «*c'est rendu que*» («c'en est au point que»),
- «*coller*» : «*Des dix [billets de dix dollars], ça pas l'air de te coller aux doigts*» («tu les dépenses facilement»),
- «*en masse*» («beaucoup»),
- «*faire de la façon*» («être d'une gentillesse intéressée à l'égard de quelqu'un»),
- «*fin*» («gentil», «beau» : «*Ç'a l'air fin icitte*»),
- «*gazette*» («journal»),
- «*jongler*» («méditer», «caresser de vagues pensées»),
- «*mal emmanché*» («mal parti»),
- «*ouvrage*» («travail»),
- «*pas une miette*» («pas du tout»),
- «*petits chars*» («tramways», les «grands chars» étant les trains),
- «*placoter*» («bavarder»),

- «*poudrerie*» («tempête de neige tourbillonnante»),
- «*traîner la patte*» («flâner») ;
- des mots ou expressions français déformés par la prononciation :
 - «*a*» («elle») : «A [la société] *nous a donné les tentations.*»
 - «*acré gué*» (interjection),
 - «à *c't'heure*» («à cette heure», «maintenant»),
 - «*ben*» («bien»),
 - «*betôt*» («bientôt»),
 - «*boute*» ou «*boutte*» («bout»),
 - «*c'est-y...?*» («est-ce...?») - la romancière a choisi de rendre par un «y» le «i» qui est la réduction de «il»),
 - «*cré bateau*» (interjection),
 - «*c'te*» («cette»),
 - «*en effette*» («en effet»),
 - «*être au-dessus de ses affaires*» («maîtriser la situation»),
 - «*être dans l'argent*» («être riche»),
 - «*se greiller*» («s'habiller»),
 - «*icitte*» («ici»),
 - «*iousque*» («où est-ce que»),
 - «*moé*» («moi»),
 - «*not'*» («notre»),
 - «*pantoute*» («pas du tout»)
 - «*piasse*» («piastre», mot employé familièrement au Québec pour désigner le dollar),
 - «*pis*» («puis»),
 - «*p't-être*» («peut-être»),
 - «*que'que*» («quelque»),
 - «*quiens !*» («tiens !»),
 - «*raide*» («rapidement» : «*se décider raide*»),
 - «*rapailler*» («raccommoder»),
 - «*rôdeux*» (superlatif : «*Prépare-toi à une rôdeuse de surprise*»),
 - «*sapré*» («sacré»),
 - «*se faire piler su les pieds*» («se laisser dominer»),
 - «*son père*», «*sa mère*» (Rose-Anna et Azarius s'adressent l'un à l'autre en s'appelant ainsi),
 - «*toé*» («toi») ;
 - «*toute*» («tout») ;
- des mots ou expressions anglais déformés par la prononciation :
 - «*cenne*» («cent»),
 - «*dompe*» («dépôt de détritrus»),
- des traductions de l'anglais :
 - «*amie de fille*» (de «girlfriend»),
 - «*ami de garçon*» (de «boyfriend»),
 - «*liqueur douce*» («boisson gazeuse») : le mot se trouve dans la narration ;
- des mots anglais :
 - «*billboard*» («panneau d'affichage»),
 - «*business*» («affaire», «activité»),
 - «*factorie*» («usine»),
 - «*fun*» («plaisir»),
 - «*furlough*» («permission» pour un militaire),
 - «*la gang*» («la bande»),

- «good-bye» («au revoir»),
- «hotdog»,
- «loan» («prêt»),
- «record» («disque»)
- «speed» («vitesse»),
- «steady» («petit ami régulier»)
- «truck» («camion»).

Dans les dialogues, la syntaxe est souvent incorrecte. Ainsi :

- la négation prend une forme négligée ;
- de nombreuses phrases interrogatives sont construites comme des phrases affirmatives bien qu'elles soient des questions : «*Tu viendras?*» - «*Mais c'est rien que ça qu'une mère doit donner à ses enfants?*» ;
- parfois, se mêlent le caractère affirmatif de la phrase qui est en fait interrogative et un intempestif «y» qui devrait correspondre à un «il» incongru : «*À son âge, je pensais-t-y comme elle à faire vivre mes parents?*»
- d'autres phrases sont laissées incomplètes : «*Parce que moi, le mariage, tu sais...*».

Cependant, Gabrielle Roy, qui allait se reprocher son emploi de ce que, entretemps, on avait appelé «le joual» et qui avait explosé dans les années soixante, n'a pas fait de cette langue une transcription absolument fidèle, comme y a tendu, par exemple, Michel Tremblay, dans ses pièces de théâtre et ses dialogues de roman, encore qu'on peut considérer qu'il n'a pas réalisé, lui non plus, une transcription pure et simple de la langue parlée, car elle serait à peu près illisible. En fait, ils ont tous deux conservé des éléments de la langue écrite normative (mots, structures de phrases), de façon à donner à leur texte un minimum de lisibilité.

La narration est donnée dans une langue simple, précise, juste, sobre, claire, toujours conforme à la norme, évidemment grammaticalement et syntaxiquement correcte ; donc de bon goût et même classique (l'emploi de «s'abîmer» dans : «*Rose-Anna glissa vers la table, elle s'y abîma, la tête entre ses mains*», de l'imparfait du subjonctif dans : «*Jamais elle n'avait rencontré dans sa vie un être qui portât sur lui de tels signes de succès.*»). Cette langue dépouillée, dépourvue d'artifices, se lit sans difficulté. Mais il ne faut pas se laisser tromper par l'apparence de la facilité : le style de Gabrielle Roy est très travaillé. Chaque mot fut posé, choisi avec soin. La structure de la phrase et son rythme furent adaptés au sens, et le ton de l'oeuvre est d'une remarquable homogénéité du début à la fin.

Le récit de l'action se fait en de courtes phrases : «*Florentine contourna d'assez loin la fonderie dont chaque fenêtre l'éclairait vivement au passage. Elle n'osa s'approcher de la porte donnant sur l'échelle de forge, à cause du gardien armé, debout sur le pas de la guérite. Immobilisée de l'autre côté de la rue, elle plongea le regard dans la salle du rez-de-chaussée.*»

Les passages qui décrivent les états d'âme des personnages sont eux aussi composés de phrases plutôt courtes, mais qui contiennent beaucoup d'adjectifs et d'adverbes : «*Ses pensées ne la conduisaient à rien. Elle ferma les yeux, elle chercha en elle son âpre volonté, son naïf et impérieux désir de Jean [...] mais elle n'y trouva qu'une vision morose de barges en mouvement, comme une trame, secrète, insolite, incompréhensible.*»

Les description de lieux se déroulent en des phrases plus longues, jalonnées de nombreuses énumérations et dont les termes principaux (nom et verbe) sont bien étoffés (par des adjectifs et des adverbes) :

- La description du quartier : «*La paroisse surgissait. Elle se composait dans sa tranquillité et sa puissance de durée. École, église, couvent : bloc séculaire fortement noué au coeur de la jungle citadine comme au creux des vallons laurentiens. Au-delà s'ouvraient des rues à maisons basses, s'enfonçant de chaque côté vers les quartiers de grande misère, en haut vers la rue Workman et la rue Saint-Antoine, et, en bas, contre le canal de Lachine où Saint-Henri tape les matelas, tisse le fil, la soie, le coton, pousse le métier, dévide les bobines, cependant que la terre tremble, que les trains*

dévalent, que la sirène éclate, que les bateaux, hélices rails et sifflets épellent autour de lui [Jean] l'aventure.» On remarque le rôle de l'énumération dans ce passage.

- La description de la maison où habite Jean Lévesque, maison située juste à côté du canal de Lachine et tout près de nombreuses voies ferrées : «*Dans la nuit, ce n'était autour d'elle que poussière de charbon, chevauchée des roues, galop effréné de la vapeur, long hurlement des sifflets, éclat court et haché de la cheminée des barges : dans ces bruits s'égrenait encore la sonnerie grêle, cassée des signaux d'alarme et, prolongée au-delà de toute la rumeur, la marche lente d'une hélice ronronnante. Souvent, en s'éveillant la nuit au milieu de tous ces bruits, Jean avait cru être en voyage.*» On trouve, dans ce passage, des énumérations (dont certaines forment une gradation), des métaphores et des antithèses. Quelques lignes plus loin, la maison elle-même, à cause de sa forme, est comparée à un vaisseau.

- La description d'une tempête de neige : «*La poudrerie se déchaîna. Les volets disjoints battaient ; on entendait parfois comme une déchirure de zinc au toit des maisons ; les arbres noirs se tordaient avec des craquements secs au cœur de leur tronc noueux ; les vitres crépitaient sous des poignées de grenaille. Et la neige continuait à tourbillonner, s'infiltrait sous les portes branlantes, glissait dans les joints des fenêtres et cherchait partout un asile contre la fureur du vent. / On ne voyait ni ciel ni terre. Les maisons n'étaient plus que des masses d'ombre avec, de-ci de-là, un pâle clignotement de falot. Une main vigilante, aurait-on dit, tâtonnait dans la tempête, allumait un réverbère qui s'éteignait aussitôt, fixait une ampoule qui ne produisait qu'une flamme brève et, jamais lasse, essayait toujours de faire jaillir la clarté. Rue Notre-Dame, les plus vives enseignes ne jetaient sur la chaussée qu'une lumière douteuse ; du trottoir, en face du cinéma, on n'apercevait qu'un vague rougeoiement [sic] comme la lueur lointaine d'un incendie.*»

Des images, comparaisons et métaphores, étoffent impressions, émotions et sentiments :

- La définition de la pauvreté par Rose-Anna : «*La pauvreté est comme un mal qu'on endort en soi et qui ne donne pas trop de douleur, à condition de ne point trop bouger. On s'y habitue, on finit par ne plus y prendre garde tant qu'on reste avec elle tapie dans l'obscurité ; mais qu'on s'avise de la sortir au grand jour, et on s'effraie d'elle, on la voit enfin, si sordide qu'on hésite à l'exposer au soleil.*»

- La vision impressionniste qu'a Rose-Anna de ses enfants marchant dans l'érablière : c'est «*une petite masse de couleurs se dénouant et se mettant à la file entre les arbres.*»

- Le dialogue saisissant qu'Emmanuel engage avec les riches demeures de Westmount qui sont personnifiées : «*La pierre, les grilles de fer forgé, hautaines et froides, les portes de vieux chêne, les lourds heurtoirs de cuivre, le fer, l'acier, le bois, la pierre, le cuivre, l'argent semblaient s'animer peu à peu et semblaient dire d'une voix creuse, avec un ricanement léger qui se communiquait aux arbustes, aux haies émondées, et franchissait la nuit : "Qu'est-ce que tu oses penser, toi, pauvre être humain ! Prétendrais-tu par hasard te mettre à notre niveau ? Mais ta vie, c'est ce qu'il y a de meilleur marché sur terre. Nous autres, la pierre, le fer, l'acier, l'or, l'argent, nous sommes ce qui se paye cher et ce qui dure."*»

- La définition de Saint-Henri par Emmanuel : une «*termitière villageoise*».

- L'épanchement de la détresse de Florentine en quelques échappées lyriques : elle se voit qui «*courait, filait comme un bateau à la dérive qui aperçoit le paysage à reculons, très vite, parfois toute une vaste courbe, parfois un seul point de la rive, clair, précis, saillant. Elle fuyait sur ce bateau déchaîné, redescendant à une allure vertigineuse ce courant de sa vie qu'elle avait monté si lentement*». «*Il lui sembla que son cœur durant cette nuit avait passé sous des instruments aigus de pierre et de fer, et qu'enfin il était devenu dur comme une roche.*»

- La définition de la solitude «*qui guette tout être vivant, qui l'accompagne inlassablement, qui se jette soudain sur lui comme une ombre, comme un nuage.*» qui est un «*gouffre où on était enfermé si loin de toute oreille humaine qu'on aurait pu crier des jours et des jours sans arracher à l'isolement autre chose qu'un faible écho de sa peine*».

- L'habileté suggestive des derniers mots : «*Très bas dans le ciel, des nuées sombres annonçaient l'orage*», c'est-à-dire la guerre.

Dans *“Bonheur d’occasion”*, Gabrielle Roy a donc su se servir de toute une gamme de mots et de styles.

Intérêt documentaire

Avec *“Bonheur d’occasion”*, Gabrielle Roy donna un des premiers tableaux d’une société québécoise urbaine, en tout cas le premier d’un milieu social défavorisé qui ait été aussi nettement dénonciateur. Elle décrivit Montréal, et en particulier le quartier de Saint-Henri, avec un sens de l’observation qu’on n’avait guère rencontré jusque-là au Québec que chez un autre écrivain étranger auquel la critique l’a souvent comparée, le Français Louis Hémon, auteur de *“Maria Chapdelaine”*. Et on peut se demander si c’est parce que l’un et l’autre venaient d’ailleurs qu’ils offrirent un miroir aussi exact de la réalité québécoise, si l’attitude différente de la romancière, qui posa sur la ville un regard neuf, empreint de sympathie et d’ouverture, peut s’expliquer par sa jeunesse manitobaine dans un milieu cosmopolite, et par son séjour en Europe.

En 1945, à la parution du livre, alors que le Québec était devenu urbain à 63,3% en 1940, le roman québécois restait encore surtout d’inspiration rurale, et véhiculait l’idéologie d’une élite nationaliste et conservatrice, proche du clergé et attachée à la terre et aux valeurs du passé. Le genre qu’on appelait «romans du terroir» avait été illustré en particulier par *“La terre paternelle”* (1848) de Patrice Lacombe, *“Maria Chapdelaine”* (1913) de Louis Hémon, *“Un homme et son péché”* (1933) de Claude-Henri Grignon, *“Menaud, maître-draveur”* (1937) de Félix-Antoine Savard, *“Trente arpents”* (1938) de Ringuet.

En fait, la ville était apparue déjà dans quelques romans antérieurs comme *“Le débutant”* d’Arsène Bessette (1914), *“Les demi-civilisés”* de Jean-Charles Harvey (1934), *“Les Velder”* de Robert Choquette (1941), mais ils touchèrent peu à la classe ouvrière, et ne réussirent pas à mettre au point une vision réaliste des situations, ni à imposer un renouvellement du genre romanesque en rapport avec l’évolution du Québec. Seul *“Au pied de la Pente douce”* de Roger Lemelin, paru en 1944, avait amorcé l’évolution. Mais, à cette oeuvre plutôt instinctive, ironique et à caractère autobiographique, qui est un tableau d’un quartier pauvre de la ville de Québec, en succédait une autre, fruit de la grande puissance d’observation objective et d’analyse et de la création artistique de Gabrielle Roy, qui est une fresque sociale sans concession, se situant dans le prolongement du réalisme et du naturalisme français.

La situation qu’elle décrivit correspond bien à celle du Québec de l’époque.

Il était (est toujours) profondément divisé entre les Canadiens anglais et les Canadiens français, un clivage que l’anglophone Hugh MacLennan avait bien saisi dans le titre même de son roman publié la même année que celui de Gabrielle Roy, *“Two solitudes”*.

Les Canadiens anglais formaient l’élite, étaient habituellement riches et puissants, les entreprises possédées par des anglophones représentant 86,6% de la puissance financière au Québec qui était, de plus, soumis à l’omniprésence et à l’omnipotence croissantes des cartels américains. Les anglophones formaient 34% de la population de Montréal en 1941, vivaient dans des quartiers qui leur étaient propres comme Westmount, demeuraient distants et indifférents : *«La richesse, acceptant l’offrande du pauvre, ne pouvait voir sa face tourmentée.»* Aussi les voit-on et les entend-on à peine dans le roman : rien que par ci, par là, en petites phrases, en particulier celles prononcées par l’infirmière Jenny.

Les Canadiens français formaient la masse. Ils étaient habituellement pauvres et sans pouvoir, vivaient dans des quartiers populaires. Dans le roman, tout au plus les voit-on regarder vers les beaux quartiers dans lesquels ils n’habiteraient jamais, et rarement s’y aventurer pour contempler avec admiration et envie les imposantes résidences.

Ils étaient dominés par la religion catholique, par une Église qui dirigeait les politiciens, contrôlait l’éducation, les institutions de santé, les orphelinats. Cependant, dans le roman, elle est plus présente par ses édifices (Montréal était la «ville aux cent clochers»), que par ses prêtres. On trouve de rares références au curé ou à la vie religieuse qui ne se manifeste guère chez les personnages que par les

reproductions «kitsch» de figures sacrées qui décorent les murs du salon des Lacasse («*la figure ensanglantée d'un "Ecce Homo" meublait la muraille d'une vague tache sombre*»), par la ferveur religieuse d'Yvonne que ses parents trouvent excessive (pour elle, le bonheur, c'est aller à la messe tôt le matin, parce que, chaque fois, elle peut enlever une des épines que les méchants ont plantées dans le coeur de Jésus), par la messe à laquelle, aux chapitres XI et XXIX, assistent très conventionnellement Emmanuel et Florentine, le père de celui-ci vendant d'ailleurs des articles religieux.

La paroisse, avec son église et ses écoles, constitue un «*bloc séculaire fortement noué au coeur de la jungle citadine comme au creux des vallons laurentiens*», semble imposer dans le quartier une présence physique plutôt que morale. Les églises semblent même constituer une barrière entre Westmount et Saint-Henri : «*Entre eux s'élèvent des clochers*», dit la narratrice. Dans «*Ma rencontre avec les gens de Saint-Henri*», Gabrielle Roy évoqua Saint-Henri en parlant de «*ses églises en pierre de taille, ses couvents ou ses institutions paroissiales dont les imposantes constructions semblent vouloir régir les maisons entassées alentour*», ajouta : «*Nulle part ailleurs, ai-je souvent pensé, ne s'exprime avec plus de brutalité et de violence l'union du matérialisme moderne et de l'aspiration vers l'éternité*», parla d'un «*quartier, d'où les prières semblent inlassablement s'élever de la fumée et de la misère*», où «*des cloches d'innombrables dômes et clochers se sont mises à sonner à toute volée*».

Le poids de l'Église se fait surtout sentir par son interdiction d'«*empêcher la famille*», c'est-à-dire de recourir à toute contraception et à tout avortement, ce qui explique que les familles étaient énormes (onze, ou quinze, ou dix-neuf enfants n'étaient pas rares !). Cette abondance de naissances devait aussi permettre, dans un esprit nationaliste, ce qu'on appelait «*la revanche des berceaux*» contre les Canadiens anglais qui étaient moins féconds. Si furent ainsi repoussés les efforts d'assimilation des anglophones, cela condamnait à la pauvreté. Mais la religion catholique, comme toutes les religions, prodiguait un message d'acceptation de la souffrance en retour de récompenses futures dans l'au-delà, ce qui avait pour résultat d'assurer une profonde passivité chez ses fidèles.

De plus, la province de Québec qui, au cours du premier tiers du XXe siècle, était devenue une société principalement urbaine et industrielle, continuait à subir les suites de la crise économique de 1929 qui avait frappé le Canada d'une façon particulièrement dure, engendrant les petits salaires («*les pauvres diables travaillent dans les rues à treize cennes de l'heure pendant quatre, cinq jours au printemps.*»), l'instabilité des emplois, un chômage endémique, dont Azarius, son fils, Eugène, un maçon rencontré par Azarius chez Sam Latour, les camarades d'enfance d'Emmanuel : Pitou, Boisvert et Alphonse, font la dure expérience : affamés et loqueteux, ils errent déjà en quête de travail à treize et quatorze ans. En conséquence, «*un tiers de la population [est] sur le secours direct*», c'est-à-dire, dit aussi la romancière, «*l'assistance publique*», l'allocation dispensée par le gouvernement, mais qui brise la fierté. Les ruraux, insatisfaits de leur travail de la terre, émigraient vers les villes où, en particulier à Montréal, où les petites gens étaient très touchés par la crise, aucune autre ville canadienne n'ayant atteint un tel sommet de chômage et de sous-emploi durant les années trente, il se créa des bidonvilles. Cette population urbaine, se prolétarisant, prit corps et conscience, comme le démontrent les 667 grèves qui eurent lieu au Québec de 1931 à 1946, dont 133 en 1942 et 103 en 1943, années de rédaction du roman, même si, alors que la crise avait donné naissance, dans l'Ouest canadien, à la fondation de la "Cooperative Commonwealth Federation" (CCF), un parti socialiste dont Gabrielle Roy était proche, au Québec, l'élite canadienne-française demeurait encore bien attachée aux valeurs traditionnelles d'une société rurale. C'était à peine si, dans un effort pour s'adapter aux transformations de la société et de développer une conscience sociale plus critique, on cherchait des solutions du côté du coopératisme, du corporatisme, de la petite entreprise et de l'agriculture, en tentant de sauver les valeurs de la langue, de la foi, de la famille.

Les nombreuses naissances comme le chômage entraînent la vie sordide et misérable que, comme bien d'autres, subit la famille Lacasse. Absolument impuissants, ils sont les esclaves malheureux d'un système économique qui n'a pas besoin d'eux. Réduits à se débrouiller comme ils le peuvent, ils doivent lutter pour se nourrir, ne mangent pas à leur faim et, lorsqu'ils mangent, mangent de la mauvaise nourriture, ce qui explique que les enfants sont souvent malades et qu'ils n'ont ni bons os ni

bonnes dents. Ils portent tous des vêtements usés, que la mère doit inlassablement reprendre, «*retailer*», «*rapailler*», et renoncent à envoyer les enfants à l'école parce qu'ils n'ont pas les moyens de leur payer des chaussures ou des vêtements adéquats. Ils habitent un logement mal entretenu et trop petit, où l'on s'entasse les uns sur les autres, les enfants devant dormir à deux dans un même lit ou sur des sofas et des divans-lits, bien souvent dans le salon ou la salle à manger. Et ils en changent chaque printemps (ce que Gabrielle Roy a qualifié d'«*annuelle transhumance des pauvres*» dans «*Ma rencontre avec les gens de Saint-Henri*»), ce nomadisme urbain consistant à passer d'un logement minable à un autre encore pire mais moins cher.

À la souffrance des pauvres de ne pouvoir se payer le nécessaire s'ajoute celle de ne pas pouvoir se procurer tous ces biens que la société met sous les yeux. Comme le dit Alphonse, parlant de la société : «*A nous a donné les tentations.*» Et c'est en particulier rue Sainte-Catherine, la grande rue commerciale de Montréal, que les pauvres de Saint-Henri rencontrent ces «*tentations*» : belles voitures, grands magasins débordant de biens de consommation, bons restaurants, cinémas. Pour ces gens, écrit Gabrielle Roy, le mot «*acheter*» est «*terrible et ensorceleur*».

On comprend dès lors que l'argent devienne une préoccupation constante. Dans bon nombre de scènes du roman, il en est question, comme au chapitre V où Eugène promet à sa mère de lui donner vingt dollars par mois, au chapitre VI, où Rose-Anna marche dans Saint-Henri à la recherche d'un nouveau logement ; au chapitre X, lorsqu'elle va voir Florentine à son travail ; au chapitre XIII, quand elle demande à Azarius d'aller acheter des vêtements pour les enfants, parce qu'elle a honte de les montrer à sa famille dans leurs vêtements tout usés ; au chapitre XIX, quand Eugène veut emprunter à sa mère une partie de l'argent qu'il lui a lui-même donné ; au chapitre XXXIII enfin, alors que Florentine compte les pensions que sa mère et elle vont recevoir et évalue ce qu'elles pourront en faire.

Gabrielle Roy consacra son roman au milieu ouvrier du quartier de Saint-Henri, qui est situé au sud-ouest de Montréal, en contrebas de Westmount et de la rue Sainte-Catherine, et surtout de «*la montagne*» qu'est le Mont Royal qui trône au centre de la ville. Ce quartier, qu'elle appelle souvent «*le faubourg*», s'est développé autour d'un nœud de voies ferrées et le long du canal de Lachine qui permet d'éviter les rapides du même nom sur le fleuve Saint-Laurent et qui était un important lieu de communication est-ouest auprès duquel s'étaient groupés des établissements industriels alors les plus importants du Canada.

On a pu souligner la façon concrète dont fut montré Montréal, l'exactitude des descriptions : «*Au-delà s'ouvraient des rues à maisons basses, s'enfonçant de chaque côté vers les quartiers de grande misère, en haut vers la rue Workman et la rue Saint-Antoine, et, en bas, contre le canal de Lachine où Saint-Henri tape les matelas, tisse le fil, la soie, le coton, pousse le métier, dévide les bobines, cependant que la terre tremble, que les trains dévalent, que la sirène éclate.*» La Société historique de Saint-Henri a d'ailleurs tracé un circuit à faire à pied parcourant les endroits clés du roman. Il débute rue Notre-Dame Ouest, avec le cinéma Cartier, où Jean Lévesque donne rendez-vous à Florentine. On voit ensuite, dans la même rue, l'emplacement du «*Quinze-Cents*», qui était un de ces magasins «*à rayons*», de ces «*bazars*» «*grouillants*», destinés à une clientèle pauvre, où les articles qu'on y vendait étaient censés ne pas coûter plus que cette somme minimale (il est aujourd'hui transformé en «*Dollarama*» !), et où se trouvait aussi un casse-croûte. En face, il y avait le café «*Les deux records*» où «*un phono automatique*» devait tout de même offrir plus de deux disques. On marche ensuite d'église en église, pour découvrir en chemin la maison des Lacasse, celle de Marguerite, celle d'Emmanuel Létourneau, ou encore celle du docteur.

Gabrielle Roy décrivit la foule du quartier d'une façon saisissante : «*C'était un flot las, pressé, qui roulait sans tumulte vers le repos du soir [...] Maçons blanchis de chaux, menuisiers chargés de leurs coffres, ménagères se hâtant au logis avant l'arrivée du mari, ouvriers en casquette et portant leur boîte à lunch sous le bras, fileuses, ouvrières des fabriques de cigarettes, lamineurs, puddleurs, gardiens, contremaîtres, vendeurs, boutiquiers.*» Si, dans «*Ma petite rue qui m'a menée au bout du monde*», elle dénonça «*l'enfer de la concentration urbaine*», c'est que ce quartier industriel est soumis à la saleté et à un bruit incessant. C'était dû surtout aux trains qui le traversaient, jour et nuit, en

hurlant, en faisant trembler les habitations situées tout près des voies ferrées et en laissant derrière eux l'épaisse fumée de la combustion du charbon, une suie à l'odeur âcre et qui salissait tout.

Les personnages se sentent coincés jusque dans leur maison : «*Les filatures, les élévateurs à blé, les entrepôts ont surgi devant les maisons de bois, leur dérochant la brise des espaces ouverts, les emmurant lentement, solidement.*» Florentine perçoit «*le pauvre logis comme un clos où venaient mourir toutes leurs tentatives d'évasion*», et Rose-Anna, le considérant dans toute son horrible laideur, «*se faisait l'effet d'être emprisonnée entre ces quatre murs rien que pour souffrir, pas autre chose*». Même le ciel est assombri par la grande masse des usines. Les habitants de Saint-Henri ne trouvent des lieux dérisoires de liberté et de tranquillité que le long du canal de Lachine dont les bateaux rappellent les «*horizons qui dorment au fond des êtres*», au bord du fleuve Saint-Laurent, ou dans la «*dompe*» (le dépotoir), où, raconte Alphonse, un homme s'est construit une petite cabane de fortune, y vit tranquillement, ne devant rien à personne et tirant son revenu de toutes sortes d'objets trouvés sur place qu'il arrive à revendre (Emmanuel comprit que cet homme, c'était le propre père d'Alphonse).

Saint-Henri souffre d'être dominé par le riche quartier anglophone de Westmount qui l'écrase par sa masse et sa richesse, qui baigne dans l'air pur, le calme et l'ordre : «*Au-delà, dans une large échancrure du faubourg, apparaît la ville de Westmount échelonnée jusqu'au faite de la montagne dans son rigide confort anglais. [...] Ici, le luxe et la pauvreté se regardent inlassablement, depuis qu'il y a Westmount, depuis qu'en bas, à ses pieds, il y a Saint-Henri.*» Westmount symbolise la réussite sociale et aiguillonne le conquérant qu'est Jean Lévesque chez qui les trains, comme les bateaux qui empruntent le canal de Lachine, font naître des idées de départ.

De l'autre côté du canal, au bord du fleuve, s'étend un autre quartier francophone mais plus bourgeois, Ville La Salle, où, à la fin du roman, Florentine, après avoir compté son argent et celui de sa mère, pense en tout premier lieu à louer une maison : «*On n'est plus pour vivre à Saint-Henri.*»

S'offrit à la famille Lacasse une évasion d'une journée lors de l'excursion dans la vallée du Richelieu, où s'est passée l'enfance de Rose-Anna (qui faisait donc partie du demi-million de personnes qui avaient quitté la campagne pour la ville à cette époque) et qui est la seule évocation de la campagne. Ils y vont aux «*sucres*», c'est-à-dire, au printemps, quand la sève monte dans les érables, la dégustation, dans la «*cabane à sucre*» d'une érablière, de la «*tire*» durcie sur la neige et du sucre produits par la distillation. Mais, pendant cette journée, Rose-Anna comprit bien qu'elle s'était éloignée irrémédiablement de la nature et de sa jeunesse, que c'est maintenant un paradis perdu. De cette prise de conscience découle une certaine mélancolie, d'autant plus que sa grossesse lui interdit d'aller se promener parmi les érables, comme le font ses enfants.

La campagne subsiste quelque peu en ville dans les jardins, dans les beaux quartiers aérés et verdoyants et, surtout, sur «*la montagne*» où, cependant, les gens d'en-bas, et en particulier ceux de Saint-Henri, s'aventuraient peu. Et, en ville, le vent, dur et cinglant, se montre le plus souvent hostile aux personnages, tandis que les arbres, emprisonnés dans le ciment ou chargés de fils électriques, sont comme des symboles du sort de l'être humain.

À ces gens très pauvres, qui essayaient de sortir de leur misère, en étant oubliés par l'Histoire, celle-ci vint fournir un recours. Fut pour eux comme une planche de salut la guerre en Europe, dans cette contrée lointaine, mais réelle qui ouvrait soudain dans le roman un horizon beaucoup plus vaste, comme si le monde extérieur faisait désormais partie du monde local.

Le Canada était entré en guerre peu de temps après l'Angleterre, le 7 septembre 1939. Tandis que les Canadiens anglais étaient majoritairement d'accord avec la participation de leur pays à cette guerre et avec la conscription, c'est-à-dire l'enrôlement obligatoire dans l'armée de tous les hommes en âge de combattre, car, pour eux, c'était se porter au secours de la mère-patrie, les Canadiens français refusaient de se porter au secours de l'Angleterre, le pays qui les avait conquis, refusaient la conscription comme ils l'avaient déjà fait lors de la Première Guerre mondiale. C'est ce qui explique que, lorsque les camarades d'Emmanuel le voient pour la première fois dans son uniforme militaire, ils le désapprouvent.

L'action du roman se déroule entre février et mai 1940, c'est-à-dire à l'époque de la «drôle de guerre» où les combats furent interrompus sur le front européen avant qu'ils ne reprennent en avril, l'Allemagne envahissant la Norvège et le Danemark, puis, en mai, la Belgique et la France, pour s'achever au moment de l'évacuation de Dunkerque. Or, lors des élections provinciales de septembre 1939, les libéraux fédéraux, voulant se débarrasser du premier ministre conservateur, Maurice Duplessis, avaient fait la promesse que jamais il n'y aurait de conscription. Le premier ministre fédéral Mackenzie King allait finir par tenir en 1942 un référendum pour être libéré de sa promesse : dans l'ensemble du Canada 80% de la population votèrent pour la conscription tandis qu'au Québec 71,2% s'y opposèrent, dont 85% des francophones.

La guerre, qui, décor de fond du roman, est rappelée sans cesse par la résonance des tambours et des chaussures cloutées, constituait en Amérique du Nord une occasion ambiguë, étant à la fois tragédie et gage d'une nouvelle prospérité, la préminence des États-Unis sur l'Europe et le monde datant d'ailleurs de cette époque. D'un côté, la presse et la radio donnaient à l'événement une proximité menaçante dont Rose-Anna fait l'expérience en apprenant par le journal l'invasion de la Norvège, s'imaginant alors que *«le sort de son fils dépendait de cette nouvelle»*, se sentant proche de *«toutes ces femmes des pays lointains, qu'elles fussent polonaises, norvégiennes ou tchèques ou slovaques [...] qui n'ont rien d'autre à défendre que leurs hommes et leurs fils. De celles qui n'ont jamais chanté aux départs. De celles qui ont regardé les défilés avec des yeux secs et, dans leur cœur, ont maudit la guerre.»* qui sont affectées par l'absurdité de la guerre. D'un autre côté, pour beaucoup d'hommes, la guerre représentait la seule voie de destin possible et apparaissait comme une solution provisoire aux maux quotidiens, à l'inactivité liée au chômage, car l'industrie de guerre, les usines d'armement et de munitions, allaient relancer l'économie (d'où l'entrée de Jean dans une usine de munitions) tandis que s'engager dans l'armée, toucher la maigre solde d'un soldat, allait permettre à certains comme Alphonse, Pitou, Boisvert, Eugène et Azarius, de trouver une évasion, de se nourrir et de se vêtir convenablement, tout en soutenant les leurs, tandis qu'Emmanuel y trouvait le moyen de satisfaire son souci du sort de ses «frères humains». Sur le marchepied du train, il se demande encore quelles raisons poussent les hommes à s'engager, et Florentine lui fait cette réponse cynique : *«Ben, moi, je vois qu'une chose, dit-elle posément. C'est parce que ça faisait votre affaire de vous mettre dans l'armée.»* N'est-ce pas le comble de la dérision de devoir admettre que, pour des centaines de milliers de gens, une très relative prospérité n'a été possible qu'à cause de la guerre? Il a fallu la mort de millions d'individus pour que, sur un autre continent, des gens cessent d'être humiliés !

En somme, la guerre, cette épouvantable tragédie pour ceux qui y sont mêlés directement, devint pour d'autres une chance de salut, mais à quel prix ! Comme l'écrit François Ricard : «C'est ce qui donne à *'Bonheur d'occasion'* son caractère apocalyptique : cette correspondance terrible entre le rachat et la destruction.»

Ce fut donc avec une grande acuité d'observation et d'analyse, une grande minutie dans le détail que Gabrielle Roy réussit, dans *'Bonheur d'occasion'*, une très éclairante et alarmante peinture sociale. Pourtant, dans *'Ma petite rue qui m'a menée autour du monde'*, elle se récria : *«[Ce roman] eut pour résultat de me faire connaître comme une romancière de réalisme social - ce que je n'étais pas le moins du monde.»* Et il est vrai que, dans le reste de son œuvre, l'observation de la société ne tient pas une bien grande place et que, même ici, le réalisme social ne compte pas autant que la quête du bonheur.

Intérêt psychologique

Si le réalisme social est un aspect très important de *'Bonheur d'occasion'*, celui de l'analyse psychologique ne l'est pas moins. Gabrielle Roy donna à ses personnages une profondeur et une densité qui étaient nouvelles dans le roman québécois. Leur montrant une grande sympathie, une grande affection et un grand respect, elle créa des êtres bouleversants. C'est vrai surtout pour les figures féminines. D'ailleurs, les deux personnages principaux sont Rose-Anna et Florentine.

Les personnages masculins sont faibles, méprisables ou trop conventionnels.

Azarius a épousé Rose-Anna il y a à peu près vingt ans. À l'époque, il était menuisier, et, aimant sa femme et son métier, était heureux de l'existence qu'il mena dans les premières années de leur mariage. Puis la crise survint, et il fut l'un des premiers à perdre son emploi. Comme l'indiqua Gabrielle Roy dans *'Ma rencontre avec les gens de Saint-Henri'* : Azarius fut «*dépossédé de son métier et par là même de sa dignité et de son désir de vivre*». Il fut alors successivement livreur de lait, livreur de glace, vendeur ; puis il n'a plus trouvé que de petits emplois d'un jour à la fois, enfin, plus rien. Se faisant son propre employeur, il fabriqua des meubles, ouvrit un commerce de ferronnerie avec un associé, vendit aussi, illégalement, des billets de «sweepstake» (loterie irlandaise en vogue au Québec où le jeu était interdit). Mais, comme il était mésadapté à la vie urbaine, assez irresponsable, velléitaire, qu'il se complaisait dans la nostalgie du temps où il exerçait son métier de menuisier, qu'il était incapable d'en exercer vraiment, de façon stable, un autre, toutes ces expériences tournèrent mal, et aucune de ces activités ne lui redonna le plaisir qu'il avait eu à construire des maisons. Au début du roman, il est chauffeur de taxi, emploi qu'il quitte lui aussi. Il se résout à n'être plus qu'un chômeur, passant son temps à «jongler», à fréquenter les débits de tabac et les petits restaurants de quartier où il est un grand discoureur. Or la sagesse populaire constate : «Beau paroleux petit faiseur», et il s'y est fait la réputation d'un indécis et d'un rêveur, d'un paresseux qui laisse sa femme faire des ménages plutôt que d'accomplir un honnête travail. D'ailleurs, il garde «*un teint frais, presque sans rides*», et conserve une nature puérile.

En fait, s'il est sans ressort dans sa famille, supplanté par sa femme, méprisé par ses enfants, totalement ahuri («*Il apercevait un homme qui devait être lui et cependant qui n'était pas lui.*»), il sait qu'il fait souffrir les siens et il en souffre aussi. Désespéré, il envie les jeunes qui s'enrôlent dans l'armée, rêve d'aller défendre la France contre les Allemands. Surtout, il en a assez de la vie qu'il mène, il a honte de lui-même, honte de laisser Rose-Anna se faire mourir à sa besogne, de laisser sa fille faire vivre sa famille. Il voudrait fuir, partir au loin, tout laisser derrière lui. Finalement, il décide de s'enrôler, un geste de fuite devant une réalité qu'il est incapable d'affronter.

Mais il est loin d'être antipathique, car il est le seul personnage du roman qui ouvre vraiment son cœur à quelqu'un d'autre : au moment d'annoncer à sa femme qu'il s'est enrôlé, il lui confie la souffrance qu'il porte en lui. Ce qui ne les empêchera pas de rester aussi seuls après cette scène qu'avant.

Jean Lévesque, orphelin dès son plus jeune âge, eut une enfance sans amour. Après avoir vécu à l'orphelinat, il fut adopté par un couple dont la femme avait fait le voeu d'adopter un enfant si leur fille retrouvait la santé. Après la mort de son enfant, cette femme se replia sur elle-même, laissant Jean dans une solitude pire que celle de l'orphelinat. À quinze ans, il quitta ses parents adoptifs et décida de faire seul sa vie. Dans *'Ma rencontre avec les gens de Saint-Henri'*, Gabrielle Roy nota «*l'amère détermination de Jean à se sortir de la misère*». Ce qui pousse à agir ce jeune homme à la mâchoire dure et volontaire, c'est d'abord l'ambition : il veut devenir riche. L'argent serait pour lui un moyen de compenser ce qui lui a manqué jusqu'alors dans son existence. À l'époque de ses études, «*[ses] parents adoptifs, s'ils ne lui témoignaient déjà plus aucune tendresse, ne lui ménageaient pas du moins les biens matériels. Et, en ce temps-là, bien mis, toujours quelque argent en poche, il se vengeait d'une longue humiliation en faisant tinter des pièces blanches dans ses doigts.*» Au début du roman, il nous est dès l'abord présenté comme un être prometteur, «*tout tendu vers le succès, tout dévoré d'ambition*», travailleur, têtu. Déjà, il a un métier qui lui assure un emploi, à une époque où il y a encore beaucoup de chômage. Mais ce jeune ouvrier mécanicien suit des cours par correspondance, afin de devenir ingénieur. Il voit la guerre comme une occasion de monter dans l'échelle sociale et de s'enrichir plus rapidement. Bien vêtu, fréquentant les restaurants de l'Ouest de Montréal, il veut conquérir la ville, lorgne même vers Westmount, affirme à Florentine : «*J'aurai bientôt mis le pied sur le premier barreau de l'échelle... et good-bye à Saint-Henri !*». On voit, à la fin du roman, que son ascension sociale est déjà commencée : il ne vit plus ni ne travaille plus à Saint-Henri, et il est vêtu avec élégance.

S'il est un moment attiré par Florentine, qui l'obsède quelque temps, c'est que le manque de tendresse marqua cruellement son enfance. Mais, lui qui s'efforce d'oublier son passé, est effrayé

quand il comprend qu'il est poussé vers elle parce que, par sa maigreur, elle représente trop Saint-Henri, lui rappelle ce qu'il veut oublier, sa misère, sa solitude, son enfance triste, sa jeunesse solitaire, tout ce qu'il avait haï, ce qu'il reniait et aussi ce qui restait le plus profondément lié à lui-même, le fond de sa nature et l'aiguillon puissant de sa destinée. Il prend conscience que, s'il veut pouvoir continuer de consacrer toute son énergie à la réalisation de son ambition, comme il l'a fait jusque-là, il doit couper toute attache avec son passé, ne pas prendre avec lui Florentine ; elle serait un obstacle sur sa route vers le succès, et il doit préserver sa liberté, son indépendance. Comme il a résolu d'échapper un jour à ce quartier pour aller habiter Westmount, partir avec elle, ce serait comme emmener Saint-Henri avec lui. Mais, depuis le début, il joue avec elle un jeu cruel qui fait penser à celui de Don Juan, d'un cynique libertin. Et, égoïste, se refusant aux responsabilités sociales, il la rejette.

S'impose son souci d'entreprendre son ascension sociale, qui le fait profiter de la guerre. On peut le comparer à ces personnages de Balzac, romancier de l'ascension sociale, qui sont des jeunes hommes ambitieux qui se détournent d'une jeune fille appartenant à un milieu modeste, sont attirés par une femme riche et bien en vue dans le monde. On peut l'imaginer faisant de même après s'être éloigné de Florentine.

Emmanuel Létourneau se distingue des autres personnages du roman, d'abord parce que, appartenant à une famille de la petite bourgeoisie (son père est marchand d'objets de piété), il eut une enfance plus heureuse et bénéficia d'une meilleure instruction, ce qui lui permet, dans ces années difficiles, de devenir chef d'atelier. Mais, très tôt, dès l'école primaire, il comprit ce qu'est la misère à travers ses camarades, et cette vision est restée vive en lui, ne cesse de l'agiter. Il est le seul personnage du roman à aimer Saint-Henri, justement parce qu'il aime les petits, les pauvres, ceux qui souffrent. Son aspiration, c'est de venir en aide à ceux qui en ont besoin, de soulager leur indigence, de concourir à l'avènement d'un monde où il n'y aurait plus ni malheur ni guerre, où régnerait la justice universelle, se demandant : «*D'où viendrait la clarté qui guiderait le monde?*» Le bonheur tel qu'il l' imagine n'est pas le sien propre, mais celui de tous les êtres humains. C'est par générosité, parce qu'il est animé d'un idéal de fraternité humaine, qu'il veut «*détruire la guerre*», qu'il espère que la guerre «*va détruire le [...] pouvoir de l'argent*», qu'une société plus juste va en sortir, qu'il y voit le seul moyen de réaliser alors ses aspirations, qu'il s'est enrôlé dans l'armée, non sans un débat intérieur : «*Oh, tout ce problème de la justice, du salut du monde était au-dessus de lui, impondérable, immense. Qui était-il, lui, pour essayer de l'examiner?*» Dans une suite que Gabrielle Roy imagina pour son roman (qu'elle présenta dans son discours de réception à la Société royale du Canada), elle réserva à Emmanuel un destin tragique, le faisant mourir de faim dans un camp de prisonniers japonais, sans haine au cœur et ayant conservé jusqu'au bout son espoir en un monde plus juste.

N'est-ce pas la même générosité qui lui fait aimer sincèrement Florentine, qui fait que ce bon garçon quelque peu benêt l'épouse, allant ainsi, sans le savoir, légitimer l'enfant qu'elle porte?

Ainsi, s'oppose-t-il sur tous les points à Jean Lévesque : l'un rêve de quitter Saint-Henri, l'autre est heureux d'y revenir lorsqu'il est parti ; l'un méprise les gens de Saint-Henri, l'autre est attiré vers les humbles ; l'un est mû par l'ambition personnelle, l'autre par un idéal généreux ; l'un est cynique, l'autre est «innocent», son nom de Létourneau étant donc significatif ; l'un va se déprendre de Florentine, l'autre va l'épouser. C'est ce qui fait aussi d'Emmanuel un personnage quelque peu artificiel, moins bien réussi que les autres, sans consistance et sans profondeur, car, étant leur témoin, il vit moins par lui-même qu'il n'agit comme le porte-parole privilégié de l'autrice, pose le problème central de la justice dans le monde et de la rédemption des humains, son prénom d'Emmanuel (qui signifie «Dieu est avec nous», qui est un qualificatif donné au Messie) ne lui ayant donc pas été donné par hasard.

Daniel, «*le petit garçon de six ans accablé sous le poids d'une tristesse étrange et trop lourde pour lui*», sert à exprimer une aspiration au bonheur d'autant plus pathétique que c'est, pour lui, la possession d'objets dont il est cruellement privé, d'abord cette «*petite flûte de métal blanc*» qui a donné son titre à la version anglaise du roman, puis ce manteau d'hiver que sa mère est en train de lui faire (lorsqu'il essaie d'imaginer avec sa soeur ce que doit être le paradis, il dit qu'il voudrait pouvoir

y emporter ce vêtement neuf qu'il n'a pas encore eu l'occasion de porter). Et il est victime d'une maladie fatale qui fait de lui un bouc émissaire.

Ce sont les deux personnages féminins principaux qui sont les mieux dessinés et les plus approfondis.

Rose-Anna a été découverte par Gabrielle Roy lors de ses visites à Saint-Henri. Dans '*Ma rencontre avec les gens de Saint-Henri*', elle indiqua : «*Rose-Anna m'était apparue comme une petite femme ronde d'une quarantaine d'années*». Et, dans le roman, elle est bien une «*petite femme ronde de partout, avec un front encore beau, des yeux bruns courageux*», douce, tendre et rêveuse.

Elle, qui, jeune fille, vint en ville de sa campagne de la vallée du Richelieu, fait émerger des souvenirs de bonheur de son enfance, dont on devine cependant qu'elle n'a pas dû être faite que de joies, avec une mère telle que la sienne, qui n'a jamais su manifester la moindre tendresse envers ses enfants. Elle connut vraiment le bonheur à l'époque de ses fiançailles avec Azarius et dans ce printemps qui suivit la naissance de Florentine ; elle s'y revoit, poussant sa voiturette dans le soleil. Dans ces premiers temps de leur vie commune, elle et Azarius durent pouvoir se parler, car elle conserve le souvenir ému de cette époque. Mais on n'en est pas certain non plus : peut-être n'ont-ils jamais vraiment communiqué entre eux, sinon par des gestes et des regards, comme il leur arrive encore maintenant de le faire, plutôt qu'au moyen des mots. En effet, ils vivent côte à côte, mais chacun mène sa propre existence, parallèlement à l'autre.

Mais il lui faut céder au désir de son mari, et cela fait leur malheur, puisque la conséquence en est les nombreux enfants qu'il ne cesse de lui faire. En vingt ans, elle a connu onze accouchements, et il lui reste huit enfants encore vivants. Or, à un peu plus de quarante ans, elle est de nouveau enceinte, cette découverte étant un des moments les plus intenses du roman. Elle est submergée par un sentiment de désarroi face à son corps que les nombreuses maternités ont déformé, pleure sur sa condition : «*Sa robe de chambre s'entrouvrit sur son corps informe. Elle découvrit des jambes enflées que la dilatation des veines marquait de taches sombres et de boursouflures. Et, soudain, Rose-Anna glissa vers la table, elle s'y abîma, la tête entre ses mains. Il y avait longtemps, si longtemps, qu'elle n'avait pleuré.*» Le temps de l'accouchement venu, est révélée la détresse dans laquelle, à ces occasions, elle est plongée. Chaque fois, elle est envahie par la peur de l'atroce douleur qui accompagne l'enfantement, mais aussi par la peur de mourir : «*Elle savait que le corps redoutait un peu plus, chaque fois, la honte de cette nouvelle soumission à la douleur, et que l'âme, elle, se retenait plus glacée encore au bord du gouffre*». Malgré la présence de la voisine et celle de la sage-femme, «*deux inconnues*», pense-t-elle, ce qui l'humilie plus que ne la reconforte, car elle a honte de ses pauvres vêtements, honte d'être livrée au regard d'autrui, honte d'avoir besoin d'assistance, elle se sent terriblement seule : «*Elle était seule maintenant comme une femme l'est toujours à ces moments-là, pensa-t-elle pour s'encourager... Mais non, il lui fallut bien le reconnaître, jamais elle n'avait été si seule, personne au monde pouvait être plus seul.*» Elle redoute de donner naissance à une fille, car «*un jour, elle aussi serait abandonnée à la souffrance et à l'humiliation du corps.*» Elle désire «*mettre au monde un enfant mâle*», car, à son point de vue, un garçon certainement «*souffrirait moins qu'elle*».

Étant un être qui vit surtout au présent, qui évite de s'abandonner au rêve, après le court bonheur des premières années, elle ne le chercha plus que dans le bien-être de sa famille, s'efforçant avec courage de rendre la vie la plus douce possible aux siens, voulant toujours faire de son mieux. Vrai chef de la famille, elle gère le budget, assume les soucis d'argent, prend les décisions importantes, se charge, sans l'appui de son mari, des lourdes responsabilités. Menant une lutte quotidienne contre la misère dans laquelle la famille est piégée, elle est toujours à sa besogne, veillant à ce que chacun de ses enfants ait ce qu'il lui faut, dans la mesure du possible évidemment, faisant même des ménages ailleurs. Et voilà qu'elle est tourmentée par la mésaventure de Florentine comme par la maladie et la mort du petit Daniel. Sa vie n'étant plus que misère et chagrins, on comprend qu'elle puisse montrer des marques de fatigue et d'usure. Rien ne lui est épargné, et elle devrait être conduite au désespoir, mais elle se dit qu'ils ont tout de même de la chance, qu'ils pourraient souffrir davantage.

Elle prend conscience de l'injustice à laquelle sa famille est vouée : *«C'est pas juste pour mes enfants, disait-elle. Ni pour Eugène qui n'a jamais eu de chance, ni pour ma Florentine. À son âge, je pensais-t-y comme elle à faire vivre mes parents?»* Toutefois, elle n'a pas encore la conscience que son sort malheureux est dû au fonctionnement de la société. Elle ne l'accuse jamais d'être responsable de l'inégalité qui provoque la souffrance de tant de familles comme la sienne. C'est plutôt à Dieu qu'elle s'adresse dans l'espoir qu'il vienne secourir les siens. Femme habituée à l'écrasement quotidien, elle se sent incapable de se révolter et de chercher une voie qui lui permettrait de fuir son aliénation. Dans sa fierté, elle se refuse d'accepter le secours de l'État et de trouver le salut dans la guerre. C'est même à son corps défendant qu'elle vivra plus confortablement avec la pension de son mari dont elle regrette sincèrement le départ.

Si elle transmet d'abord à Florentine la leçon de résignation qu'elle a apprise elle-même de sa mère, à savoir que, dans la vie, *«on fait pas comme on veut»*, mais qu'*«on fait comme on peut»*, elle évolue, étant la première mère du roman canadien-français qui réfléchit effectivement à son rapport avec ses enfants et à l'ampleur des responsabilités de son rôle. Comme elle pense à sa mère qui s'est contentée d'assurer la sécurité matérielle de ses enfants, elle se demande : *«Mais c'est rien que ça qu'une mère doit donner à ses enfants?»* Plus tard, replongée dans ses réflexions, elle remet également en question son rapport avec sa fille : *«Est-ce qu'on avait le temps depuis toutes les années qu'on était ensemble d'arrêter sa besogne pour apprendre à se connaître?»* Mais leur rapprochement est avorté. De ce fait, si, d'une part, elle fait un effort de réflexion pour finalement reconnaître que sa fille lui *«était une inconnue»*, d'autre part, cette prise de conscience ne se concrétise pas et ne modifie pas les paramètres de leur relation.

Rose-Anna fut la première d'une longue lignée de femmes et de mères fortes qu'on allait trouver encore dans d'autres oeuvres de Gabrielle Roy.

Florentine se distingue des traditionnels personnages de jeunes filles du roman québécois, car il n'y en eut guère avant elle qui étaient ainsi tendues vers l'avenir, animées d'un tel volontarisme, éprouvant un tel besoin d'émancipation, enflammée de la fureur de vivre qui correspond au rêve de la nouvelle génération, portée par l'euphorie du changement et la peur de manquer sa chance.

Gabrielle Roy révéla, dans *'Ma rencontre avec les gens de Saint-Henri'*, avoir *«dans un Quinze-Cents, aperçu une jeune serveuse, un petit bout de femme au visage délicat et ardent [...] pâle et tiré, [aux] lèvres fardées»*, avoir remarqué *«le balancement de ses hanches»*. Elle la présenta, dans *'Ma rencontre avec les gens de Saint-Henri'*, comme *«moitié printemps, moitié misère, jeune fille désespérément en mal d'amour»*, *«avec son visage pâle et tiré, ses lèvres fardées et le balancement de ses hanches»*. Dans le roman, elle a *«un visage mince, délicat, presque enfantin»* et plutôt joli, des cheveux brun clair tombant sur ses épaules. Son corps est très mince, plutôt maigre même, fluet, presque débile. La romancière lui donna dix-huit ans.

Si, née à Montréal, elle ne rêve pas d'en sortir car la ville est à la fois son passé et son avenir, elle est en quête de bonheur et veut s'arracher à la misère. Si elle, qui est l'aînée des enfants, est la seule à rapporter à la maison un revenu stable, si elle est généreuse pour les siens, elle rejette cependant le service et l'affliction profonde qui sont le lot de sa mère, avec laquelle elle n'arrive pas à communiquer quand elles sont, l'une et l'autre, dans le désespoir de grossesses non désirées.

Dès les premières lignes du roman, est évoqué son rêve de bonheur : *«La fièvre du bazar montait en elle, une sorte d'énergie mêlée au sentiment confus qu'un jour, dans ce magasin grouillant, une halte se produirait et que sa vie y trouverait son but. Il ne lui arrivait pas de croire que son destin, elle pût le rencontrer ailleurs qu'ici, dans l'odeur violente du caramel, entre ces grandes glaces pendues au mur où se voyaient d'étroites bandes de papier gommé, annonçant le menu du jour et au son bref, crépitant, du tiroir-caisse, qui était comme l'expression même de son attente exaspérée. Ici se résumaient pour elle le caractère hâtif, agité et pauvre de toute sa vie passée dans Saint-Henri.»* Quelques pages plus loin, la nature de son rêve de bonheur se précise. Elle pense à la rue Sainte-Catherine, aux vitrines de ses grands magasins, à sa foule élégante des samedis soirs, à ses beaux restaurants, ses cinémas et ses théâtres.

Mais ses possibilités sont limitées : on ne peut l'imaginer suivant des cours de trigonométrie par correspondance comme le fait Jean Lévesque. Elle est contrainte à un travail de serveuse, qui est

aliénant plutôt que libérateur. Le mariage est donc encore son unique planche de salut. Aussi, sachant qu'elle dépend du regard des hommes, cette jeune fille, dont le regard extraordinairement avide traduit son espoir exaspéré, désire plaire à tout prix, a l'obsession d'une beauté qui serait tôt fanée, fait preuve de coquetterie, est fortement maquillée. Elle rêve du beau jeune homme qui viendra un jour la tirer de sa situation. Or se présente Jean Lévesque, et son espoir trouve vite son expression en lui, qui incarne cette vie moderne et urbaine à laquelle elle aspire : *«Jamais elle n'avait rencontré dans sa vie un être qui portât sur lui de tels signes de succès. Il pouvait bien, ce garçon, n'être qu'un mécanicien en ce moment, mais déjà elle ne doutait pas plus de sa réussite dans l'avenir, dans un avenir très rapproché même, que de la justesse de l'instinct qui lui conseillait de s'en faire un allié.»* Il lui *«sembla que, si elle se penchait vers ce jeune homme, elle respirerait l'odeur même de la grande ville grisante, bien vêtue, bien nourrie, satisfaite et allant à des divertissements qui se paient cher.»* C'est parce qu'elle partage son rêve d'ascension sociale, qu'elle pourrait ainsi accéder à la grande ville, aux jolies toilettes, enfin au bonheur, qu'elle tombe amoureuse de lui. Pour le conquérir, elle doit donc jouer *«tout ce qu'elle était encore... dans un terrible enjeu pour le bonheur»*. *«Alors, Florentine comprit l'amour : ce tourment à la vue d'un être, et ce tourment plus grand encore quand il a disparu, ce tourment qui n'en finit plus.»*

Refusant de suivre à son tour le chemin d'humiliations de sa mère, *«un long voyage gris, terne, que jamais, elle, Florentine, n'accomplira»*, elle en vient à refuser de s'identifier à elle. Autrement dit, il manque dans *«Bonheur d'occasion»*, entre mère et fille, un dialogue qui serait essentiel pour la formation de l'identité féminine chez Florentine. Dépourvue de cette expérience, elle ne peut donc, inévitablement, que s'éloigner de la mère et sombrer dans sa plus grande défaite.

Or elle est vite rejetée par le mâle qui l'avait utilisée : *«Alors Florentine s'aperçut qu'elle était seule au monde avec sa peur. Elle entrevit la solitude, non seulement sa solitude à elle, mais la solitude qui guette tout être vivant, qui l'accompagne inlassablement, qui se jette soudain sur lui comme une ombre, comme un nuage. Et, pour elle, la solitude, cet horrible état qu'elle découvrait, prenait un goût de pauvreté, car elle s'imaginait encore que dans le luxe, dans l'aisance même, il n'y a point de pareille découverte.»* Cette solitude est peut-être surtout particulièrement frappante le soir où, justement, elle a décidé de confier à sa mère ce poids qu'elle porte en elle, sa crainte d'être enceinte de Jean. La scène commence par cette question posée par la narratrice : *«Est-ce qu'il y avait encore des réponses que l'on pouvait obtenir du fond de ce gouffre où on était enfermé si loin de toute oreille humaine qu'on aurait pu crier des jours et des jours sans arracher à l'isolement autre chose qu'un faible écho de sa peine?»* Dans les premiers moments où elles sont ensemble, Rose-Anna parle à sa fille de tous les malheurs qui accablent leur famille, pendant que Florentine, de son côté, voyant sa mère écrasée sous un tel poids, se dit qu'elle s'est trompée en venant lui demander son aide. Puis, tout à coup, Rose-Anna a deviné ce qui était arrivé à sa fille, et la regarde avec horreur. Florentine baisse alors les yeux. Lorsqu'elle dirige de nouveau son regard vers sa mère, un regard qui implore, qui appelle à l'aide, Rose-Anna a détourné la tête. Repensant alors à Jean, Florentine n'en peut plus et quitte la maison. Toutes deux, la mère et la fille, n'ont pas su se parler.

Florentine est certes amèrement déçue et profondément triste de voir Jean Lévesque s'éloigner d'elle, mais le plus grand drame, pour elle, c'est la grossesse qui résulte de cette malheureuse aventure. Mettre au monde cet enfant sans être mariée serait une honte insupportable ; le garder serait impensable ; quant à l'avortement, il n'en était pas question dans le Québec de cette époque. Marguerite évoque une solution qui est un accouchement au loin, dans le secret, suivi de l'adoption du bébé. Mais Florentine refuse et nie même avoir quelque problème.

Cependant, elle voit sa situation comme profondément injuste, car Jean peut s'en aller comme s'il ne s'était rien passé, alors que sa vie à elle est brisée. Elle s'en veut donc d'être femme : *«Elle éprouvait, plus fort encore que sa peur, un indicible mépris pour sa condition de femme, une inimitié envers elle-même qui la déroutait.»* L'amour a été pour elle un *«piège grossier et brutal»* tendu à sa faiblesse et auquel elle s'est laissé prendre.

Gabrielle Roy ayant décidé de donner à son roman un «happy ending», Florentine peut légitimer sa grossesse et s'assurer une sécurité, en renonçant à son rêve romantique, en se résignant, avec son petit cerveau pratique, à la sécurité que lui offre Emmanuel Létourneau, ce bon garçon qui l'aime sincèrement mais qu'elle épouse sans amour, en se contentant d'un *«bonheur d'occasion»*, «de

seconde main», fait pour d'autres, de rechange, dégradé : «*Ce ne serait pas ce qu'elle avait imaginé. Mais c'était mille fois mieux que tout ce qui aurait pu lui arriver.*» Son mariage n'est pas commandé par quelque voix autoritaire, mais tient davantage au calcul individuel. Il ne lui ouvre qu'un avenir encore distant de Westmount et de la rue Sainte-Catherine car elle quittera Saint-Henri pour Ville La Salle, milieu un peu plus favorisé que Saint-Henri, mais juste voisin. Devenant malgré elle mère à son tour, elle reproduit quelque peu la vie de sa propre mère.

On ne peut qu'être ému devant le destin empêché de cette jeune fille dont les aspirations se heurtent à la dure réalité sociale et surtout biologique. Mais sa prise de conscience du malheur féminin reste à un niveau personnel ou individuel : pour elle, il lui suffit de ne pas suivre la trace de sa mère, puisqu'elle ne comprend pas encore que l'oppression subie par les femmes est un problème social et qu'il ne s'agit pas d'une destinée biologique.

En centrant sa narration sur Rose-Anna et Florentine, Gabrielle Roy montra les difficultés particulières auxquelles se heurte la femme dans une société qui valorise surtout l'homme. Leur héroïsme ne consiste pas à se révolter contre des déterminismes sociaux, mais à soutenir, devant ceux-ci, un regard plus riche et plus nuancé que celui des personnages masculins, car ce sont elles qui, dans le roman, développent une vision personnelle du monde.

On peut remarquer que chacun des personnages, à sa manière, entreprend une quête. Les protagonistes jeunes sont engagés dans un temps progressif, caractéristique de l'espace urbain, tout tendus vers l'avenir ; mais, tandis que Florentine et Jean aspirent au bien-être, à la réussite et rejettent leur passé qui est associé à la misère, Emmanuel, dont l'enfance a été heureuse, se projette surtout vers un futur utopique. Rose-Anna et Azarius, plus âgés, s'évadent du présent nostalgique lié au temps des métiers, de l'enfance rurale, des premières amours, perçoivent l'avenir comme menaçant et presque sans espoir, se trouvent, à la fin, soutenus par un fragile espoir de recommencement ou un désir de la jeunesse retrouvée ; mais c'est une forme de récupération du passé.

Ainsi, avec un âpre réalisme, Gabrielle Roy montra des personnages dominés par la fatalité, marqués par la désespérance ou par des espoirs précaires et limités, loin des ambitions initiales, prisonniers de leur propre conflit intérieur, chacun tentant d'inventer sa propre voie de salut.

Intérêt philosophique

«*Bonheur d'occasion*», oeuvre empreinte d'une grande humanité, parle non seulement au coeur mais à l'intelligence car Gabrielle Roy y présenta une nette et forte vision du monde.

Elle y montra sa grande préoccupation de la famille, qui, considérée dans le monde rural comme cellule primordiale, éclate dans le monde urbain, étant troublée par l'incompréhension et la solitude des époux, l'opposition des enfants.

Elle exprima une protestation féministe en montrant le drame de deux générations de femmes bien différentes l'une de l'autre, qui souffrent de leur dépendance à l'égard des hommes, subissent des grossesses et des accouchements, à une époque où le recours aux moyens anticonceptionnels était interdit par les convictions religieuses, sont astreintes au travail dur et accaparent que la mère chargée d'enfants doit accomplir à la maison. Pour Rose-Anna et Florentine, au poids de leur pauvreté s'ajoute le fardeau de la maternité, l'arrivée d'un enfant devenant une malédiction. Dans les deux cas, c'est la condition même de la femme dans une société qui valorise surtout l'homme qui est mise en accusation. Dans le premier cas, parce qu'aimer veut dire risquer de tomber enceinte, même si on ne le désire pas. Et, dans le deuxième cas, parce que mettre au monde des enfants veut dire endurer cette atroce douleur, sans parler du risque d'y laisser la vie. Sont enviagés les problèmes de la fille-mère, qui est victime de la réprobation sociale, voire de l'exclusion. Qui (ou quoi) que ce soit (Dieu ou la nature) qui est responsable du sort fait à la femme, il (ou cela) a mal fait les choses : voilà

ce que laisse entendre Gabrielle Roy en ouvrant une fenêtre sur le monde des femmes, sur leur place dans la société.

Elle dépeignit et dénonça l'injustice sociale d'un monde où l'argent règne, souligna avec netteté le caractère infranchissable des barrières sociales et l'aliénation de la classe ouvrière, prit conscience de la force du capitalisme, manifesta sa protestation en particulier à travers la question des jeunes chômeurs : « *Qu'est-ce qu'a nous a donné à nous autres, la société? Rien.* ». Celle-ci, en effet, offre des « *tentations* », des objets de luxe, mais pas de travail pour permettre de les acheter ; et, de plus, demande à ces chômeurs leur vie pour la guerre, le seul remède à leur énergie inutilisée, à leur dignité perdue. Prenant très nettement position en faveur des déshérités, se distinguant de ses collègues contemporains par sa commisération réelle pour la condition ouvrière, se montrant révoltée par l'indifférence souveraine des possédants qui trouvaient l'argent pour la guerre, non pour la paix, Gabrielle Roy écrivit une œuvre engagée. Elle l'indiqua dans *"Ma petite rue qui m'a menée au bout du monde"* : « *La vue de l'injustice sociale : les plus pauvres en bas vivant en face des plus riches en haut ; des milliers d'ouvriers en chômage réduits par la dépression économique à voir en la Deuxième Guerre mondiale comme une chance de salut ; tant de souffrance, de gaspillage de force et d'énergie, me contraignirent à prendre parti, me mettant du côté de ceux que la veille j'avais cru ne pas connaître et qui étaient tout à coup les miens par le fait d'une mystérieuse solidarité mise au jour.* »

Cependant, désirant conserver sa situation de témoin indépendant, garder son esprit et son jugement libres, elle refusa de s'embrigader dans un mouvement. Elle était sensible au socialisme et au syndicalisme, mais rejetait la violence. Elle s'opposait tout autant au nationalisme conservateur défendu par le père d'Emmanuel et qui voulait protéger les Canadiens français du contact avec une civilisation anglo-saxonne protestante et matérialiste en sauvegardant la langue française, la foi catholique et les valeurs traditionnelles, en voulant les faire rester sur la terre ou y retourner, en dépit du mouvement inéluctable de l'Histoire qui entraînait le monde traditionnel.

Le roman est aussi le drame d'êtres qui souffrent de la solitude inhérente à la condition humaine. Si les gens de Saint-Henri, tels que nous les présente Gabrielle Roy dans *"Bonheur d'occasion"*, sont enfermés dans leur quartier comme dans une prison, rêvent d'en sortir, mais sont incapables de le faire pour la plupart, les personnages de son roman sont encore plus irrémédiablement enfermés en eux-mêmes, incapables de communiquer avec autrui. Ce sont le malheur et la souffrance, engendrée par ce malheur, qui les enferment dans leur solitude, une solitude pesante, cruelle, présente chez tous, à chaque instant de leur vie. Les membres de la famille Lacasse n'arrivent pas à se rejoindre malgré leurs tentatives : « *Ils sont tous ici, dans cette maison, éloignés par les songes qu'ils élaborent chacun de son côté.* » Lorsque Florentine est avec Jean ou avec Emmanuel, ses pensées et les leurs se déroulent dans des directions tout à fait différentes, comme s'ils n'étaient pas ensemble.

Chaque personnage du roman (y compris les plus effacés, et même ceux qui ne font qu'une apparition fugitive) est en quête d'un bonheur, qui viendrait combler une insatisfaction, un manque essentiel. Mais ce ne peut être qu'un « *bonheur d'occasion* », le titre, quelque peu ironique, de l'œuvre, laissant en quelque sorte entendre que les bonheurs accessibles aux personnages ne peuvent être que petits, fugaces, éphémères et trompeurs, attrapés en passant, avec un peu de chance, et aussitôt envolés.

Cependant, dans cette œuvre désenchantée où le mal triomphe et d'où l'espoir est absent, contre la solitude, l'incommunicabilité, l'injustice sociale, l'absurdité de la guerre, Gabrielle Roy fit exprimer par Emmanuel un appel à la fraternité humaine.

Destinée de l'œuvre

Terminé vers le mois de mai ou de juin 1944 et devant paraître à la fin d'octobre, le roman ne sortit en fait qu'en juin 1945. Il n'est pas sûr qu'écrivit quelques années auparavant, *"Bonheur d'occasion"* eût pu trouver un éditeur. En effet, les maisons d'édition étaient alors contrôlées par le milieu clérical-nationaliste. Un roman dans lequel la religion est à peu près absente et dont l'une des scènes décrit un viol, un roman aussi noir, aussi désespéré n'eût probablement pas été accepté. Mais, la guerre ayant entraîné la fermeture de nombreuses maisons d'édition françaises, d'autres, qui avaient un esprit bien différent, se créèrent au Québec. C'est l'une d'elles qui publia *"Bonheur d'occasion"* : la

Société des éditions Pascal dirigée par Gérard Dagenais, qui, cependant, la servit mal et lui causa des problèmes. Mais, confia Gabrielle Roy : *« Je n'étais pas très ambitieuse ; je ne savais pas où cela me mènerait. J'avais fait une chose que je croyais bonne à communiquer aux autres, que j'avais besoin de communiquer. Je pensais avoir un petit succès. Les critiques ont effectivement été mitigées. »*

En fait, le roman connut tout de suite un succès sans précédent, le tirage à 3000 exemplaires étant vite épuisé. Il eut l'effet d'un coup de tonnerre dans le monde littéraire de l'époque. Du jour au lendemain, la petite journaliste inconnue du "Bulletin des agriculteurs" devint le plus important écrivain du Québec. Le roman fit pratiquement l'unanimité élogieuse de la critique canadienne-française dans les journaux et les revues. On salua le plus grand ou l'un des plus grands romans du Canada français, et on souligna en particulier son caractère d'innovation par son inspiration urbaine, la vérité de son observation. On constata que le roman montre «l'aliénation des masses prolétariennes canadiennes-françaises», tout en se demandant aussi jusqu'à quel point un romancier devait rester fidèle aux «faits». On découvrait que Montréal pouvait constituer une toile de fond aussi vivante que tel coin du terroir ou telle ville d'Europe. On trouva difficile de croire qu'un livre d'une excellence aussi soutenue, qui posait les fondations de l'univers romanesque québécois contemporain, soit une première oeuvre. On lui prédit une destinée de «best seller». La réaction de collègues, en particulier des romanciers comme Rex Desmarchais, Robert Charbonneau, Roger Lemelin, fut enthousiaste. Mais certains, peu nombreux il est vrai, déplorèrent l'irnage des Canadiens français que donnait le roman. "La voix populaire", journal du quartier Saint-Henri, reprocha à Gabrielle Roy d'avoir levé le voile sur des misères trop cruelles, d'avoir noirci le tableau. On oubliait qu'un écrivain n'est pas un sociologue, et qu'il voit le monde à travers le prisme de sa création.

En septembre 1946, soit un peu plus d'un an après sa parution, on en était déjà au quatrième tirage à Montréal, ce qui représentait plus de 11 000 exemplaires vendus.

En juin de la même année, Gabrielle Roy avait obtenu un prix de l'Académie française. Quelques mois plus tard, l'Académie canadienne-française l'honora en lui accordant sa médaille.

Le roman fut traduit en anglais sous le titre de "*The tin flute*", par référence à la valeur symbolique de la *«petite flûte en métal»* du petit Daniel, le traducteur anglophone étant incapable de trouver une expression équivalente à *«bonheur d'occasion»*. Gabrielle Roy indiqua : *« Quelqu'un l'a envoyé à New York et là... ce fut le boom »*. Elle s'y rendit, et eut douze heures pour réviser la traduction. Ce fut alors des États-Unis que vint le succès le plus éclatant. La critique américaine émit des commentaires élogieux, et le "Literary guild of America", le plus prestigieux club du livre des États-Unis, fit, en mai 1947, de la traduction anglaise de l'oeuvre son roman du mois, ce qui entraîna un tirage de 700 000 exemplaires, qui furent tous vendus cette année-là, l'auteur touchant la moitié des 110 000 \$ de droits.

Devenue du jour au lendemain une vedette, sollicitée de toutes parts, heureuse mais aussi effarée, Gabrielle Roy connut l'aveuglant baptême de la rampe, la corrida des journalistes. Elle avoua avoir été un peu dépassée, écrasée, par toute l'attention dont elle fit l'objet, se sentit un peu écrasée par ce succès obtenu avec ce premier livre : *« Le boom a changé ma vie. J'ai compris un peu plus tard qu'un gros succès au début de votre carrière, c'est mauvais, quoi que vous fassiez. À un moment, j'étais dans un salon français, à une réception littéraire, et pour la première fois depuis des mois, je n'ai pas reçu de compliments au sujet de mon livre. J'étais rendue que je m'y attendais ! Heureusement, j'ai gardé un double qui était derrière moi et qui me jugeait. J'ai vu le danger. »*

Du fait de ce succès phénoménal aux États-Unis, le Canada anglais, d'un océan à l'autre, s'intéressa aussi au roman. Et c'est pour cette traduction que Gabrielle Roy reçut le prix du gouverneur général du Canada, car les oeuvres en français n'allaient être admissibles qu'en 1959 !

Le studio de cinéma Columbia acheta les droits d'adaptation cinématographique, en vue de faire jouer Florentine Lacasse par Joan Fontaine !

En 1947, une première réédition par Beauchemin se présenta comme une nouvelle édition, la romancière ayant modifié deux cents à trois cents mots, procédé à quelques allègements et suppressions, apporté quelques corrections de ponctuation.

En automne 1947, à cause encore du succès américain, une édition française sortit à Paris et valut à son autrice le prix Fémina, l'un des trois grands prix littéraires français, la première grande

récompense française décernée à un écrivain canadien. À cette occasion, de nombreux critiques français et non parmi les moindres, comme Pierre Descaves, André Thérive, Robert Kemp, Henriette Charasson, Francis Ambrière, témoignèrent de leur intérêt, voyant en l'autrice une authentique romancière qui avait brossé de la condition ouvrière un tableau qui vaut pour tous les peuples du monde, et non seulement pour Montréal. Mais certains critiques jugèrent son roman populiste et un peu facile, et laissèrent en outre entendre que le prix lui avait été décerné pour des raisons surtout diplomatiques, comme une marque de gratitude de la France car, dans l'après-guerre, elle avait besoin du blé canadien.

Ce succès eut des effets sur le tirage du roman à Montréal : en décembre 1947, il atteignit 25 000 exemplaires, chiffre très important pour le Québec de l'époque.

En 1948, le livre fut publié à Londres, et ensuite traduit en espagnol, en danois, en slovaque, en suédois, en norvégien, en roumain, en russe, etc.. Des millions d'exemplaires furent vendus aux quatre coins du monde.

En 1965, le texte français fut réédité.

En juin de cette année-là, les droits cinématographiques de "*The tin flute*" furent, pour 100 000 dollars, somme colossale pour l'époque, rachetés par "Universal Pictures". En 1970, fut entrepris mais vite abandonné le tournage d'un film.

En 1978, parut une nouvelle édition que Gabrielle Roy considéra comme définitive : elle avait relu le texte avec attention, mais ne procéda pas à des remaniements importants.

Ce premier roman urbain de la littérature québécoise allait avoir un impact important sur la perception de la condition urbaine au Québec de cette époque, et aurait inspiré les changements des années à venir.

Peu de romans québécois ont été aussi souvent analysés : se sont succédé des lectures sociologiques, thématiques, psychanalytiques, narratologiques, féministes, comparatistes, en plus de nombreuses études sur la réception du roman. Il est souvent considéré comme le classique par excellence. Est-il le chef-d'oeuvre inégalé de l'écrivaine? Les romans qui ont suivi ont souvent été qualifiés de mineurs en regard de ce grand roman initial.

Après de longues tractations pour le rachat des droits furent produits par l'Office national du film et tournés à partir de mars 1982 par Claude Fournier, avec Mireille Deyglun dans le rôle de Florentine Lacasse, un film et une série de cinq émissions bilingues télévisées. La première mondiale du film eut lieu le 14 juillet 1983, au festival du film de Moscou, le lendemain même de la mort de Gabrielle Roy. Les versions française et anglaise reçurent un accueil mitigé

À la station de métro Place-Saint-Henri, le titre de l'œuvre est immortalisé par une murale en briques sur la mezzanine.

Un extrait du roman est inscrit au mur de la Chapelle du Souvenir, au rez-de-chaussée de la Tour de la Paix, au Parlement du Canada.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)